

LE SEIGNEUR DES BROUSSAILLES,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

PAR MM. GEORGES DUVAL ET THÉODORE BARRIÈRE,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre royal de l'Odéon, (Second-Théâtre Français), le 28 Mars 1845.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

LE CHEVALIER DES BROUSSAILLES	MM. LOUIS MONROE.
LE BARON DE VIREMONT	ROGER.
LE MARQUIS DE BRIEUX	BARON.
FLORBEL } Comédiens {	SAINT-MARIE.
VALROSE }	BOILEAU.
UN HOTELIER	PÉREZ.
UN BRIGADIER DE MARECHAUSÉE	GRINBERT.
GASPARD } valets du chevalier {	FRAN.
LABRANCHE }	FORESTIER.
CLOTILDE, comédienne	M ^{me} J. BERTHAULT,
CLOTILDE DE VIREMONT	EDITH-ARNOULD.
NANETTE, paysanne, femme de chambre de Mlle. de Viremont	CHAPUIS.
UN VALET DU BARON	
UN VALET DU MARQUIS, } personnages muets.	

La scène se passe, les premier et troisième actes au château de Viremont; le deuxième, dans une hôtellerie sur la route de Dijon.

Nota. — Les indications sont prises de la salle : l'acteur le premier inscrit tient toujours la gauche du spectateur.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon élégant du château de Viremont. — Porte au fond, ouvrant sur un jardin. — Portes latérales. — Au premier plan, à droite, la chambre de Clotilde de Viremont, au second plan, du même côté, une sortie sur le jardin. — Au premier plan, à gauche, une toilette avec des fleurs et des rubans dessus. — Un fauteuil auprès. — A droite, une table à ouvrage. Chaises, fauteuils.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE BARON, CLOTILDE, *assise à droite.*

LE BARON.

Clotilde, je vous le répète, ou le voile à Fontevault, ou le chevalier des Broussailles, voilà mon dernier mot.

CLOTILDE, *se levant.*

Ni l'un, ni l'autre, mon père, voici le mien.

LE BARON.

Il faut pourtant choisir.

CLOTILDE.

Entre deux choses qui déplaisent également, il n'y a pas de choix à faire.

LE BARON.

Mais enfin, d'où vient votre antipathie pour le chevalier, vous ne le connaissez pas ?

CLOTILDE.

Mon père ! vous détestez bien M. le marquis de Brieux sans l'avoir jamais vu.

LE BARON.

Oh ! c'est différent ! ce que l'on m'a dit du marquis !

CLOTILDE.

Eh bien moi, le portrait que l'on m'a fait du chevalier !

LE BARON.

Il est riche !

CLOTILDE.

Et encore plus disgracieux de figure et d'esprit ; un homme qui parle à tout propos de ses bois, de ses meutes, qui passe sa vie à la chasse et se grise tous les ans à la Saint-Hubert.

LE BARON.

Enfin ! il arrive ce soir, et il a ma parole.

CLOTILDE, *d'un ton mutin.*

C'est tout ce qu'il aura.

LE BARON.

Qu'est-ce à dire ?

CLOTILDE.

Ecoutez-moi, mon père, j'ai été souvent au théâtre quand j'étais chez ma tante à Dijon.

LE BARON.

Après ?

CLOTILDE.

Dans les comédies, le père disait tout comme vous ; oui, mademoiselle, ou vous prendrez le voile, ou vous accepterez pour époux, M.... M. des Broussailles par exemple ; c'est toujours un nom ridicule... Eh bien, à la fin de la pièce, la jeune personne ne se nommait pas madame des Broussailles, et elle n'allait pour tant pas au couvent.

LE BARON.

Vous êtes une sotte, et votre tante une vieille folle de vous avoir conduite au théâtre, où vous avez appris toutes ces belles choses. Le théâtre ! belle école vraiment.

CLOTILDE.

Sans doute, mon père, c'est là qu'on se forme aux belles manières, et j'ai oui dire à ma tante, qu'à Paris, les personnes de la plus haute distinction, allaient tout exprès à la comédie française, pour apprendre de Molé, l'art de bien porter l'épée ; et de mademoiselle Contat, le talent des révérences.

LE BARON.

Louable occupation sur ma foi ! ils seraient mieux, ces gens de cour, de maintenir noblement leur rang, que d'aller s'instruire dans l'art des courbettes, à l'école de..... mais, la question n'est pas là. Vous refusez le chevalier des Broussailles.

CLOTILDE.

Positivement !

LE BARON.

Et vous persistez à vouloir épouser le marquis de Brieux ?

CLOTILDE.

Plus positivement encore ! Notre attachement mutuel n'est-il pas né sous les yeux même de ma tante, qui, loin de le désapprouver, a cru que je ne pourrais m'allier plus convenablement...

LE BARON.

Qu'à un jeune écervelé qui pousse l'oubli des bienséances jusqu'à recevoir, m'a-t-on dit, des comédiens à sa table ?

CLOTILDE.

Où serait le mal ? les plus grands seigneurs de la cour ne se font pas scrupule d'en admettre à la leur, et ce ne sont pas toujours les convives les moins aimables.

LE BARON.

C'est encore votre tante qui vous a dit cela ?

CLOTILDE.

Oui ; et elle m'a dit aussi que si le marquis de Brieux avait quelques-uns des défauts de son âge, il avait toute la noblesse d'âme qui convient à un gentilhomme, qu'il était en faveur auprès de M. le prince de Condé, et que son altesse, la dernière fois qu'il était venu présider les états de la province, lui avait promis,...

LE BARON.

Le cordon bien, peut-être ?

CLOTILDE.

Non, mais le titre de...

SCENE II.

LES MÊMES, NANETTE.

NANETTE, *accourant, une lettre à la main.*

Mamzelle, mamzelle, v'là une... ah ! mon Dieu ! monsieur le...

LE BARON.

Eh bien ! avance donc, est-ce que je te fais peur ?

NANETTE, *embarrassée.*

Non, monsieur le baron.

LE BARON.

Tu voulais dire quelque chose à ma fille ?

NANETTE.

Non, monsieur le baron, je ne crains pas.

LE BARON.

Si fait, si fait ! que caches-tu là sous ton tablier ?

NANETTE, *même jeu.*

Rien du tout !

LE BARON, *prenant la lettre.*

Prête un peu.

NANETTE, *vivement.*

Mais, monsieur le baron, ce n'est pas pour vous.

LE BARON.

Je m'en doute, pardieu bien ! on ne m'envoie pas de lettres parfumées d'ambre à moi. (A Clotilde.) Et celle-ci vous était destinée sans doute, quoique l'adresse manque. Vous permettez que j'en prenne connaissance ?

CLOTILDE.

Je n'ai guère le moyen de vous en empêcher. (A Nanette.) Sotte.*

LE BARON.

Pourquoi gronder cette pauvre fille ? elle n'est pas encore bien au fait du service. Eh bien ! cela ne marche pas aussi facilement que dans vos comédies ; mais voyons un peu la lettre de ce beau marquis, car c'est de lui sans

* Le Baron, Clotilde, Nanette.

doute? (*Lisant.*) « Mademoiselle, puisque votre père a la cruauté de me repousser, c'est à vous de venir sécher mes larmes. » (*S'interrompant.*) Style de théâtre! (*Continuant.*) « Je meurs si vous êtes ravie à mon amour! » (*S'interrompant.*) Voilà une phrase que j'ai lue dans vingt romans; en vérité, ces amoureux ne font que se copier les uns les autres; et pourtant il est des jeunes filles qui se laissent prendre à ce jargon sentimental, à ce langage hypocrite! et si leurs pères ne veillaient sur elles...

CLOTILDE.

Continuez, mon père.

LE BARON.

Oui, je vais continuer en effet pour te faire plaisir. (*Lisant.*) « Le chevalier des Broussailles arrive ce soir et vient briser impitoyablement les liens sacrés qui nous unissent. » (*S'interrompant.*) Les liens sacrés!

« Je viens vous proposer le seul moyen d'échapper au malheur qui nous menace. Trouvez-vous ce soir, à huit heures, au bout du parc, du côté de l'étang, allée des Saules, à quatre pas de là, une chaise de poste préparée par mes soins... »

C'est-à-dire qu'il propose un enlèvement? eh bien! j'aime mieux cela, on sait tout de suite à quoi s'en tenir.

NANETTE.

Tiens! un enlèvement! ça doit être drôle, moi j'aimerais assez...

LE BARON.

Oui; mais on ne fait cet honneur qu'aux jeunes personnes de distinction, n'est-ce pas, Clotilde?

CLOTILDE.

Oui, mon père, et quand les jeunes personnes de distinction n'ont pas d'autre moyen d'échapper au malheur d'épouser un homme qu'elles détestent, trouvez-vous qu'elles soient bien coupables d'y avoir recours?

LE BARON.

Est-ce à dire que vous seriez disposée?..

CLOTILDE, d'un ton mutin.

Il y a un proverbe qui dit qu'il ne faut jamais répondre de rien.

LE BARON.

Eh bien! moi, je réponds que le marquis en sera aujourd'hui pour ses frais d'imagination, qui, du reste, n'ont pas dû lui fatiguer beaucoup le cerveau. (*Tirant sa montre.*) Il est sept heures et demie, la chaise de poste n'arrive qu'à huit heures, je vais tout préparer pour faire à monsieur le marquis une réception digne de lui. (*Fausse sortie, revenant, d'un ton goguenard.*) Voilà le père instruit, le séducteur tout-à-l'heure pris au piège et obligé de céder la place à son rival, la comédie finit

là. Console-toi, mon enfant, et repose en paix, je veille sur toi. Adieu! (*En sortant.*) Ah! ah! monsieur le marquis! à nous deux, vous ne serez pas le premier au rendez-vous, je vous en réponds.

(*Il sort par la gauche.*)

SCÈNE III.

CLOTILDE, assise à gauche, NANETTE, qui a regardé le baron s'écloigner.

NANETTE.

Eh bien! mademoiselle, convenez que je n'ai pas mal répété ma leçon.

CLOTILDE.

Comment?

NANETTE.

Puisque vous y avez été prise ni plus ni moins que M. le baron.

CLOTILDE.

Je ne comprends pas.

NANETTE, mystérieusement.

Voilà : tout-à-l'heure, en traversant le jardin, j'aperçois un homme en dehors de la grille, qui me faisait des signes, je reconnais la livrée de M. le marquis; j'y cours, c'était Germain; alors, il me donne deux lettres, et me dit : celle-ci, où il n'y a pas d'adresse, il faut la faire tomber adroitement entre les mains du vieux baron; l'autre, tu la remettras directement à ta jeune maîtresse. M. le marquis te remerciera lui-même. (*Finement.*) J'ai très bien compris; aussi, M. le baron a sa lettre (*Avec précaution.*), et voici la vôtre.

CLOTILDE, se levant.

Oh! tu m'as fait bien peur. (*Elle prend la lettre.*)

NANETTE.

Je le crois; mais lisez vite, je vais faire le guet. (*Elle va au fond.*)

CLOTILDE, ouvrant la lettre.

Voyons! (*Elle lit.*) Chère Clotilde! (*Avec amour.*) Oh! c'est bien la véritable lettre! (*Continuant.*) Pardonnez-moi la ruse que j'ai employée et le moyen auquel j'ai recouru aujourd'hui, pour forcer votre père à consentir au bonheur de ma vie entière. Daignez vous confier à celui qui a pour vous autant de respect que d'amour (*S'interrompant.*) Comment? il voudrait véritablement? (*Lisant.*) Ce soir, à huit heures, au bout du jardin, du côté du bois, près de la pelouse, une chaise de poste... (*A elle-même.*) Oui, comme dans l'autre lettre; le lieu seul diffère, et tandis que mon père serait... oh! mais non, abuser ainsi, c'est impossible.

NANETTE, revenant.

Eh bien?

CLOTILDE, toujours à elle-même.

Un enlèvement! c'était bien adroite!

Clotilde, le Baron, Nanette.

NANETTE.

Il veut vous enlever ? tout de bon ? ah ! c'est bien de sa part !

CLOTILDE.

Mais c'est très-mal au contraire !

NANETTE, *étonnée.*

Ah bien ! par exemple ! tout-à-l'heure, vous paraissiez si résolue

CLOTILDE.

En paroles, oui ; mais de la parole à l'action...

NANETTE.

Il n'y a qu'un pas.

CLOTILDE, *révant.*

Tout un abîme, au contraire.

NANETTE.

Eh bien ! on saute par-dessus, les yeux fermés, et, quand on est de l'autre côté, les affaires s'arrangent.

CLOTILDE.

Nanette.

NANETTE.

Songez donc, mademoiselle, que M. des Broussailles sera ici dans un instant, et que.

CLOTILDE.

C'est égal, Nanette, jamais je ne consentirai à ce que M. le marquis me propose. (*Elle remonte vers la toilette.*)

NANETTE.

Vous ne l'aimez donc pas ?

CLOTILDE.

Mais si.

NANETTE.

Eh bien ?

CLOTILDE.

Ne m'en parle plus. (*Elle jette la lettre sur la toilette.*)

NANETTE.

Mais alors, si M. le marquis ne vous trouvant pas au rendez-vous, arrive ici, qu'est-ce que je lui dirai, moi ?

CLOTILDE, *redescendant.*

Tu lui diras que j'ai été très-offensée de sa proposition, que j'aimerais mieux devenir la femme de M. des Broussailles, que de risquer une démarche aussi...

NANETTE.

Ça lui fera bien plaisir.

CLOTILDE.

Tu lui diras aussi que je lui défends de m'écrire jamais sur ce ton, que je n'irai pas à ce rendez-vous, que je ne sortirai pas du château en l'absence de mon père, et que s'il ose s'y présenter...

NANETTE.

Il vous y trouvera, et alors, si j'étais à sa place, je sais bien ce que je ferais (*Mouvement de Clotilde.*) je vous enlèverais malgré vous.

CLOTILDE.

Je voudrais bien voir cela

NANETTE.

Et moi aussi !

CLOTILDE, *remontant.*

Nanette, je vous défends de parler ainsi, ou nous nous fâcherons, entendez-vous ? (*Elle entre à droite.*)

SCÈNE IV.

NANETTE, *seule.*

(*L'imitant.*) Je vous défends de parler ainsi ! ou nous nous fâcherons ! Nous ne nous fâcherons pas du tout. (*Même jeu.*) Je ne dois pas le voir, je ne le verrai pas, et s'il ose se présenter... (*riant.*) il sera le bien-venu, c'est tout naturel.

SCÈNE V.

NANETTE, LE MARQUIS, *au fond.*

LE MARQUIS.

Nanette, peut-on entrer ?

NANETTE.

Oui, M. le marquis.

LE MARQUIS, *descendant.*

Le baron ?...

NANETTE.

A donné dans le panneau, et il est allé vous attendre sous les saules.

LE MARQUIS.

Très-bien ; et ta jeune maîtresse ?

NANETTE.

Je lui ai remis votre lettre...

LE MARQUIS.

A merveille !

NANETTE.

Et elle est furieuse contre vous.

LE MARQUIS, *étonné.*

Furieuse contre moi ?

NANETTE.

Elle aimerait mieux devenir la femme de M. des Broussailles que de consentir..

LE MARQUIS.

Est-il possible ?

NANETTE.

Elle vous défend de lui écrire davantage, elle ne sortira pas du château en l'absence de son père ?... etc., etc. Voici ce qu'elle a dit. Mais...

LE MARQUIS.

Mais ?...

NANETTE.

Si je sais m'y connaître, voici ce qu'elle pense. Je déteste M. des Broussailles, et je ne l'épouserai jamais ; j'aime M. le marquis de Brieux, et c'est lui qu'il me faut ; s'il prend au mot tout ce que je te charge de lui dire, il me prouvera qu'il ne m'aime guère et ne méritera point que je le regrette.

LE MARQUIS.
Mais l'heure avance, et si Clotilde refuse de me voir, de me parler, si elle ne vient pas ?

NANETTE.
Elle viendra !

LE MARQUIS.
Mais ?...

NANETTE.
Je vous dit qu'elle... et tenez, je l'entends, restez à l'écart, je vais la préparer à vous recevoir. *(Le marquis sort un instant et rentre au commencement de la scène suivante.)*

SCÈNE VI.

NANETTE, CLOTILDE, *sortant de la chambre à droite*, LE MARQUIS, *au fond*.

CLOTILDE.
Décidément, Nanette, nous avons agi fort mal, et je suis résolue à tout apprendre à mon père.

NANETTE.
Mais M. des Broussailles ?

CLOTILDE.
Je le déteste toujours.

NANETTE.
Et le marquis ?

CLOTILDE.
Je l'aime plus que jamais.

NANETTE.
Eh bien ! alors, pourquoi refuser de le voir ? d'écouter ce qu'il a à vous dire ? pour...

CLOTILDE.
Mais, si je l'écoute Nanette, si je me rends à sa prière, que dira le monde ? que dira mon père ?

NANETTE.
Le monde ! est-ce qu'il faut s'en occuper ? votre père ? il criera, s'emportera, tempêtera, puis il s'apaisera, vous pardonnera et vous mariera à celui que...

CLOTILDE.
Non, je dois obéir à ma conscience, et je vais... *(Elle remonte.)*

LE MARQUIS, *l'arrêtant*.
Non Clotilde.

CLOTILDE.
Monsieur le marquis !

LE MARQUIS, *avec tendresse*.
Vous n'irez pas ; vous ne ferez pas une démarche qui me mettrait au désespoir, et dont vous vous repentiriez plus tard.

CLOTILDE, *troublée*.
Monsieur, partez, je vous en supplie ! si vous m'aimez?... *(Nanette va au fond.)*

LE MARQUIS.
Si je vous aime ? jugez-en Clotilde ! au moment de monter en carrosse pour me rendre auprès du prince de Condé, que j'aurais dû être un des premiers à saluer ce soir, à son arrivée à Dijon ; ayant appris que M. des

Broussailles serait ici aujourd'hui même, j'ai tout sacrifié, la faveur du prince, mon avancement dans la carrière militaire, pour accourir auprès de vous et vous soustraire au malheur qui...

CLOTILDE, *avec reproche*.
Mais par quel moyen ! s'il en était un autre que je puisse employer ?

LE MARQUIS.
Celui que je vous propose, Clotilde, est le seul qui nous reste ; fiez vous à moi, à mon honneur, je vous conduirai auprès de votre tante, qui s'est montrée toute disposée en ma faveur, elle plaidera notre cause auprès de votre père, et...

NANETTE, *au fond*.
Ah ! mon Dieu !

LE MARQUIS, *remontant*.
Qu'y a-t-il ?

NANETTE.
Une voiture se dirige vers le château !

LE MARQUIS.
C'est le chevalier ! *(à Clotilde.)* Chère Clotilde ! dans un instant il sera trop tard.

NANETTE.
On ouvre la grille, c'est lui. *(Redescendant.)* Vite, vite, Mam'zelle, où nous sommes perdus.

LE MARQUIS, *entraînant Clotilde*.
Venez !

CLOTILDE.
Laissez-moi ! *(Ils sont arrivés vers la porte de droite.)*

NANETTE.
Mais ne restez pas ici ; vous vous consulterez aussi bien ailleurs, j'entends le chevalier, il n'y a pas à hésiter. *(Elle les pousse en dehors et ferme la porte.)*

SCÈNE VII.

NANETTE, *seule*.

Il était temps ! car j'entends les valets du chevalier ; ma foi ! le recevoir qui voudra ; moi, je me sauve.

(Avant la sortie de Nanette, deux valets viennent se ranger de chaque côté de la porte. L'un des deux laquais annonçant.)

Monsieur le chevalier des Broussailles.
(Le chevalier entre en scène au moment où la porte se referme sur Nanette.)

SCÈNE VIII.

LABRANCHE, DES BROUSSAILLES,
GASPARD.

(Des Broussailles entre en saluant à droite, puis, à gauche, et ne voyant personne, il en-

* Nanette, Clotilde, le Marquis,

fonce son chapeau sur ses yeux, tourne sur le talon et se pose en face des valets.)

DES BROUSSAILLES.

Palsambleu! laquins! à qui donc m'annoncez-vous? (*Redescendant.*) C'est inouï! comment? personne à qui parler dans ce château! depuis une heure, j'arpente les appartements sans succès, (*Appelant.*) Labranche! (*Un valet s'approche.*) Après avoir couru six lieues sur des chemins remplis d'ornières, et... (*Au valet.*) Que fais-tu là?

LABRANCHE.

Monsieur le chevalier m'a appelé.

DES BROUSSAILLES.

Ah! c'est juste! va, fouille la maison, trouve le baron, et prévien-le de ma visite. (*Labranche sort.*) Du reste, je ne suis pas fâché de cette circonstance, bien que l'étiquette, il est vrai que l'heure... enfin, je ne suis pas fâché, dis-je, de cet incident; le voyage m'a mis dans un état déplorable, et un gentilhomme ne doit pas se présenter devant sa future dans l'état d'un clerc de la Bazoche qui vient de faire l'école buissonnière. (*Appelant.*) Gaspard.

GASPARD, s'avançant.

Que désire Monsieur?

DES BROUSSAILLES.

D'abord; je ne me nomme pas Monsieur, mais le chevalier des Broussailles, entends-tu, drôle?

GASPARD.

Oui, monsieur le chevalier.

DES BROUSSAILLES.

Eh! eh! ce serait bien la peine vraiment d'avoir un arbre généalogique pour s'appeler... monsieur! autant vaudrait-il être issu d'un porteur de chaise. Ce serait bien la peine vraiment d'être à la veille d'obtenir un grade dans l'armée, d'avoir les chevaux les plus beaux, les meutes les plus nombreuses, de ne porter que des dentelles de Rose-Bertin, et des coiffures de Léonard pour s'entendre appeler monsieur...! Souviens-toi de cela, et si tu as le malheur de m'intituler ainsi devant la femme pour... le bonheur de laquelle.. son père... instruit de mes mérites a voulu... qu'à jamais... il me fut donné de... (*se jetant dans le fauteuil à gauche.*) Recoiffe-moi, bêtire, et auparavant défrise mon jabot et mes manchettes. (*Gaspard sort de sa poche une boîte à poudre et se met en devoir d'exécuter les ordres de son maître.*) Accommode-moi de la bonne façon, car si je ne plais pas à la charmante Clotilde, je te fais périr sous le bâton.

GASPARD, arrangeant le jabot.

Je n'ai rien à craindre pour mes épaules, monsieur le chevalier.

DES BROUSSAILLES.

Hé! hé! tu as du jugement (*à lui-même.*) Pâques Dieu! c'est que je tiens beaucoup à subjuguier la petite, d'abord, parce qu'on la

dit fort jolie, et ensuite... (*prenant des fleurs et des rubans sur la toilette.*) Des fleurs, des rubans! gracieux débris de la toilette de ma belle. Palsambleu! je porterai ses couleurs! Gaspard, tu mettras ce ruban à mon épée, et cette fleur... (*la sentant.*) tout ici respire un parfum d'amour et de volupté! ces nœuds ornaient son corsage, ces roses sa chevelure, ce... (*apercevant la lettre.*) mais... qu'est-ce que cela? quel est ce papier satiné? Gaspard, donne-le moi; (*regardant en l'air.*) quelque chose me dit qu'il m'intéresse. (*Gaspard le lui présente, continuant sans le voir.*) C'est peut-être la confession de Clotilde! précieuse découverte pour un mari. — Ah! Gaspard, as-tu remarqué en venant, les bois touffus qui suyaient derrière nous? Pâques Dieu, quelles chasses nous ferons! quels sacrifices à saint Hubert!

GASPARD, tendant toujours le papier.

Pardon! monsieur le chevalier!

DES BROUSSAILLES.

Quoi?

GASPARD.

Ce papier qui vous intéresse.

DES BROUSSAILLES.

Ah! oui; (*le prenant.*) j'ai tant de choses en tête, tant de projets grandioses! que d'une minute à l'autre... (*à Gaspard qui s'est remis à poudrer.*) Ah! ça, mais fais-moi le plaisir de ne pas me mettre de poudre dans les yeux si tu veux que je lise. (*lisant.*) ma chère Clotilde. (*stupéfait.*) hein? une lettre à ma fiancée! (*il lit bas en s'agitant sur son fauteuil, frappant la lettre.*) Est-il possible! ce soir, à huit heures, au bout du jardin, du côté du bois, près de la pelouse, une chaise de poste... signé: le marquis de Brioux! l'impertinent qui a eu l'audace de m'envoyer un cartel sous prétexte que nous sommes rivaux et que le baron me préfère. (*très agité.*) et il veut!... ah! palsambleu! c'est un peu fort! (*il relit.*)

GASPARD, qui a essayé de poudrer tout le temps.

Si monsieur le chevalier reste toujours ainsi, il me sera impossible!...

DES BROUSSAILLES, se levant.

Eh! va-t'en au diable! marouffe! ah! mort-dieu! je trouve l'histoire piquante, il faut absolument que je voie le baron, que je... et ce Labranche qui ne revient pas (*il met la lettre dans une poche de sa veste, appelant.*) Labranche! (*à Gaspard qui l'a suivi, sa boîte à poudre à la main.*) Allons, bêtire, que fais-tu là? quand j'appelle! quand tu vois que... (*il le pousse, Gaspard sort en courant, marchant avec agitation.*) Se serait-on joué de moi? vive Dieu! ce serait bien la peine d'avoir les chevaux les plus beaux, les meutes les plus... oh! il faut que le baron m'explique... (*il va s'asseoir à droite.*)

SCÈNE IX.

LE BARON, *entrant par la gauche, des Broussailles assis à droite.*

LE BARON, *sans le voir.*

Allons ! il paraît que le marquis aura renoncé à son projet ! il a bien fait !... mais on m'a dit que mon gendre !... Eh ! le voilà ! ce cher chevalier !

DES BROUSSAILLES, *fredonnant.*

La, la, la, la, la, impossible de me rappeler ce motif ! (*apercevant le baron.*) Eh ! c'est ce cher baron ! embrassons-nous donc !

LE BARON.

On m'a prévenu de votre arrivée ; mais c'était inutile, mon cher gendre ; rien qu'en voyant ce carrosse princier, ces chevaux de duc et pair...

DES BROUSSAILLES.

N'est-ce pas, baron ? ah ! ah ! c'est que je m'y connais ! il est vrai que je les paie au poids de l'or. Et encore, ce ne sont que des chevaux de trait, vous verrez mon train de chasse.

LE BARON.

Je l'espère bien ! Ah ! ça, mais dites-moi, avez-vous vu Clotilde ?

DES BROUSSAILLES, *sans l'écouter.*

Ceci n'est rien auprès de mon alezan. Je l'ai amené, car je veux...

LE BARON.

Volontiers ; mais je vous demandais si...

DES BROUSSAILLES, *de même.*

Une tête de barbe, l'étoile nette, l'encolure d'un cygne, court jointé, le rein double.

LE BARON.

Mais pardon ; je désirerais savoir si vous avez vu ma fille ?

DES BROUSSAILLES.

Votre... ah ! à propos ! (*cherchant dans ses basques*) j'ai quelques questions à vous faire...

LE BARON.

Faites, mon ami, faites. Ah ! je vous demande pardon de ne vous avoir point reçu à votre arrivée.

DES BROUSSAILLES, *cherchant toujours.*

Il n'y a pas de mal.

LE BARON.

Vous avez dû vous perdre dans cette maison, un vrai labyrinthe.

DES BROUSSAILLES, *se frappant le front.*

Ah ! à propos de labyrinthe ! vous verrez celui que je fais construire dans le jardin de la maison que je me propose d'habiter avec ma femme. Une maison délicieuse ! l'utile et agréable réunis ! maison complète, avec cour, basse-cour, jardins et potagers, vergers, garennes, bois de haute futaie, taillis oseraie et vignobles ; et quelle société ! toute la noblesse des environs, les gentilshommes les plus distingués ! je leur présenterai cette chère

Clot... ah ! mais ce nom me fait penser... (*il recommence à fouiller dans ses basques ; s'interrompant.*) Avez-vous des cerfs dans vos bois ?

LE BARON.

Oui, mais...

DES BROUSSAILLES, *même jeu.*

Ah ! ah ! baron, voilà, voilà mon triomphe, c'est là que j'excelle ? une fois que j'ai vu les pincés du cerf de meute et ses connaissances, ce n'est pas moi qui perdrais la voie !

LE BARON.

Mais vous disiez ?...

DES BROUSSAILLES, *cherchant encore.*

Ah ! oui, oui, palsambleu ! c'est de la plus haute importance ! je voulais... ah ! ma foi ! (*il cesse de chercher.*) Je désirais avoir l'explication d'une certaine lettre écrite à mademoiselle Clotilde par...

LE BARON.

Par le marquis de Brieux ? ah ! vous savez ? eh bien ! oui, il a eu la hardiesse d'écrire à ma fille.

DES BROUSSAILLES.

Le fait !

LE BARON.

Il avait chargé Nanette de remettre le billet, mais moi, je l'ai intercepté.

DES BROUSSAILLES.

Vraiment ! que c'est heureux ! car enfin, vous comprenez ?... si Clotilde avait eu l'imprudence d'aller à ce rendez-vous ? eh ! eh ! bien que je ne doute pas de sa vertu ! oh ! non, mais... l'heure avancée, le calme des bois... le clair de lune, ah ! ah ! tout cela a un prestige fascinateur ! avec ça, le marquis est très bien, à ce qu'on dit, car je ne l'ai jamais vu, d'abord ; il est très hardi, puisqu'il m'a envoyé un cartel.

LE BARON.

Un cartel ? et l'auriez-vous refusé ?

DES BROUSSAILLES.

Refusé ? par exemple ! Dites à celui qui vous envoie, ai-je répondu froidement au porteur de l'insolent message, que le chevalier des Broussailles n'est pas à ses ordres et qu'il avisera.

LE BARON.

Très bien ! très bien !

DES BROUSSAILLES.

Refusé ? par exemple ! j'ai voulu prendre mon temps, voilà tout. Ah ! ça, dites-moi, Clotilde n'a pas eu connaissance de la lettre ?

LE BARON.

Si fait ; je lui en ai donné lecture et suis allé moi-même au rendez-vous, accompagné de quatre de mes gens disposés à le bien recevoir.

DES BROUSSAILLES.

Parfait ! de sorte qu'au lieu d'une jeune fille au minois appétissant, il n'aura trouvé qu'un... ha ! ha ! ha ! j'aurais donné de bon cœur les

deux meilleurs bassets de ma moute pour voir sa mine allongée.

LE BARON.

Vous n'auriez rien vu du tout; il n'est pas venu.

DES BROUSSAILLES.

Vrai? eh bien! cela ne m'étonne pas; c'est mon arrivée qui l'a fait déguerpir.

LE BARON.

Cela n'est pas douteux.

DES BROUSSAILLES.

Je produis toujours cet effet-là. Quand j'arrive quelque part, on s'en va... pour me céder la place.

LE BARON.

Fatigué de l'attendre inutilement, j'ai quitté mon embuscade, laissant mes gens à l'affût au bout du parc.

DES BROUSSAILLES.

Oui, au bout du jardin.

LE BARON.

Non, au bout du parc, du côté de l'étang.

DES BROUSSAILLES.

Du côté de l'étang? du côté du bois, vous voulez dire?

LE BARON.

Eh! non, du tout; du côté de l'étang, allée des Saules enfin.

DES BROUSSAILLES.

Mais, Fâques Dieu! non, près de la pelouse au contraire.

LE BARON.

Ah! çà! je le sais mieux que vous peut-être?

DES BROUSSAILLES.

Et pourquoi s'il vous plaît.

LE BARON.

Comment, pourquoi? parce que j'ai lu la lettre.

DES BROUSSAILLES.

Mais moi aussi, je l'ai lue.

LE BARON.

Comment cela? elle ne m'a pas quitté.

DES BROUSSAILLES.

Par exemple! voilà qui est fort.

LE BARON.

Parbleu! nous allons voir.

DES BROUSSAILLES.

Par saint Hubert! j'en aurai le cœur net. (Ils cherchent dans leurs poches et en tirent chacun une lettre.)

ENSEMBLE.

Ah!

(Lisant en même temps.)

DES BROUSSAILLES.

Ce soir à huit heures, au bout du jardin, du côté du bois, près de la pelouse.

LE BARON.

Ce soir à huit, au bout du parc, du côté de l'étang, allée des...

LE BARON, se retournant.

Qu'est-ce que vous lisez donc là?

DES BROUSSAILLES.

Et vous?

LE BARON.

La lettre du marquis.

DES BROUSSAILLES.

Plait-il?

LE BARON.

Je vous dis que c'est la lettre du marquis.

DES BROUSSAILLES.

Vous plaisantez, je la tiens.

LE BARON.

Voyez vous-même.

DES BROUSSAILLES.

Voyez vous-même.

(Ils échangent leurs lettres.)

LE BARON, qui a lu.

Grand Dieu! signé: le marquis de Brioux.

DES BROUSSAILLES, de même.

Qu'est-ce que cela signifie?

LE BARON.

Cela signifie que nous sommes joués indignement.

DES BROUSSAILLES.

Comme des gens de rien; c'est humiliant!

LE BARON, criant.

Ainsi, tandis que j'étais là-bas.

DES BROUSSAILLES, de même.

Et moi, tandis que j'étais ici.

LE BARON.

Le scélérat de marquis!... courons, cheva-her, courons; peut-être est-il encore temps... (Ils s'élancent vers le fond; en ce moment on entend le bruit d'une voiture.)

DES BROUSSAILLES.

Qu'est-ce que j'entends-là?

LE BARON.

Une voiture qui s'éloigne! oh! mon Dieu! si c'était?...

DES BROUSSAILLES.

Oui; au fait, si c'était?..

SCÈNE X.

LES MÊMES, NANETTE *

NANETTE, accourant.

Ah! monsieur le baron, ma jeune maîtresse!

LE BARON.

Eh bien?

DES BROUSSAILLES.

Eh bien?

NANETTE, pleurant.

Elle court maintenant la poste avec monsieur le marquis de Brioux. (à des Broussailles.) un beau garçon qu'elle aime bien, allez!

DES BROUSSAILLES, avec colère.

Je ne te demande pas cela (Nanette remonte).

* Le Baron, Nanette, des Broussailles.

LE BARON, tombant sur le fauteuil, à gauche.

Ainsi donc, mon malheur est certain ; ma fille ! ma coupable fille !

DES BROUSSAILLES, allant près de lui (1).

Ce n'est pas ici, cher baron, le moment de tomber en syncope et de s'abandonner aux lamentations ; c'est le moment d'agir et d'agir vivement (Appelant.) Labranche ! Gaspard ! (A Nanette.) Quelle route ont-ils prise ?

NANETTE.

Je n'en sais rien.

LE BARON, se levant.

Celle de Dijon, je pense ; elle m'a toujours menacé de se réfugier chez sa tante, si je persistais à la contraindre...

DES BROUSSAILLES.

A m'épouser ? c'est entendu ! ils ont sur moi l'avance, mais par les chemins de traverse que je connais... (Appelant.) Labranche ! Gaspard !... Ces drôles-là sont sourds, je crois ; j'abrège de deux lieux lieues au moins et j'arrive avant eux aux premiers relais ; là, je réclame main-forte au nom d'un père outragé. (Appelant.) Gaspard, Labr... (Les valets entrent.) Arrivez donc, marands ! Qu'on me selle Favori ! et qu'on lui tienne le mors un peu lâche ; j'ai quatre lieues à faire à toutes brides.

1 Le Baron, Des Broussailles, Nanette.

(Gaspard sort ; revenant au baron.) Favori, c'est mon Alexan ; je l'ai payé 200 louis, et je ne le donnerais pas pour la moitié. Croiriez-vous que le sénéchal de Montbart m'en a offert... mais à propos ? à quel signe reconnaitrai-je les fugitifs ? je ne les ai jamais vus.

LE BARON.

D'abord ; ils sont trois ; ma fille, le marquis et son valet Germain qui le suit partout, puis...

DES BROUSSAILLES, l'interrompant.

Cela suffit ! une jeune personne à l'air noble, un marquis à l'air impertinent... un valet à l'air effronté... il n'y a pas à s'y méprendre. Je monte à cheval, je les poursuis, et au moment où ils changent de chevaux, je les fais arrêter de par le roi et vous les ramène avant le lever du soleil, ou j'y perdrai mon nom de des Broussailles.

GASPARD, entrant.

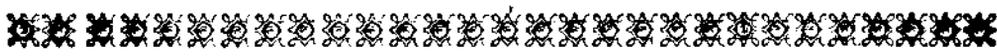
Les ordres de M. le chevalier sont exécutés.

DES BROUSSAILLES.

Adieu baron ; reposez-vous sur moi du soin de ramener dans votre cœur, la paix et le... la paix et la... (Aux valets.) Suivez-moi, marroufles et venez me tenir l'étrier.

(Des Broussailles sort précipitamment suivi de ses deux valets. — Le baron retombe accablé sur son fauteuil. — Nanette rit à part en regardant le baron. (La toile baisse.)

FIN DU PREMIER ACTE.



DEUXIÈME ACTE.

Une hôtellerie sur la route de Dijon. — Porte au fond. — Portes latérales. Au premier plan, à gauche, une fenêtre. — A droite, une table avec deux flambeaux allumés. — Un fauteuil auprès. — Chaises.

SCÈNE PREMIÈRE.

VALROSE, FLORBEL, CLOTILDE la Comédienne. (Ils entrent précipitamment.)

VALROSE, écoutant à la porte.

Florbel ? n'entends-tu rien ?

FLORBEL.

Non ; tout est tranquille. (Ils descendent.)

VALROSE.

Depuis notre départ de Dijon, j'ai toujours un bruit de maréchaussée dans les oreilles. (S'assurant à gauche.) Ouf ! respirons un peu.

CLOTILDE, assise à droite.

Je suis brisée !

FLORBEL.

Ma pauvre Clotilde ! six lieues sans débri-der, dans une mauvaise chaise de rencontre ! J'ai bien souffert pour toi.

VALROSE, se levant.

Ah ! Florbel ! je te conseille de renoncer pour quelque temps à cette douce familiarité que le titre de camarade autorise.

FLORBEL.

Comment ?

VALROSE.

Sans doute ; grâce à ces maudits costumes de théâtre que, dans notre précipitation à quitter Dijon, nous avons été obligés de garder, nous ne pouvons passer que pour des comédiens fuyant avec armes et bagages, ou pour des gens de qualité. De votre talent à jouer ce dernier rôle, qui, du reste, vous est familier, dépend notre sûreté à tous trois ; nous ne devons donc rien négliger pour rendre l'illusion complète.

FLORBEL.

Eh bien ?

VALROSE.
Eh bien donc! les gens de qualité ne tu-
toyant pas plus leurs femmes, que leurs valets
né les tutoient eux mêmes, tu comprends que
devant le monde, il faudra...

FLOBEL.
Tu as raison, (à Clotilde.) Nous voilà de
grands personnages, nous ne devons plus nous
aimer. (Florbel remonte un peu.)

VALROSE, passant entr'eux (1).
Ah ça! dites-moi? vous ne parliez pas sé-
rièvement tout-à-l'heure, lorsque vous disiez
que votre intention était de quitter le théâtre?

CLOTILDE, se levant.
Si fait : presque; il offre tant de dangers!

FLOBEL.
Et si peu de compensations!

VALROSE.
Allons vous êtes sous tous deux.

FLOBEL.
Tu crois?

VALROSE.
J'en suis sûr! Eh! morbleu! vous vous de-
vez à votre art, au public! Si vous n'étiez plus
là (à Clotilde) que deviendrait Agnès? Angéli-
que? Isabelle? (A Florbel.) Que seraient sans toi,
don Juan, Valère, Alceste! Et sans moi, enfin,
à quels saints se voueraient Scapin, Mascari-
lle, Sganarelle? Non, non; nous ne pour-
rions renoncer sans regrets, toi Florbel à tes
bravos, vous Clotilde, à vos couronnes, et moi
Valrose, à mes coups de bâton.

CLOTILDE.
Il a peut-être raison!

FLOBEL.
Oui; car enfin, ce n'est pas précisément le
théâtre que je suis, c'est la prison.

VALROSE.
Aussi; quelle diable d'idée d'envoyer un
cartel à ce M. Lardenois, le fils du premier
président du parlement de Dijon?

FLOBEL.
Il fallait peut-être encourager ses assiduités
auprès de Clotilde?

CLOTILDE.
Et répondre à ses billets parfumés?

VALROSE.
Non; mais enfin...

FLOBEL.
Encore, s'il s'en était tenu aux sonnets, aux
madrigaux. Mais, chaque jour, lui et ses la-
quais assiégeaient l'hôtel de ma charmante

CLOTILDE.
Dans l'espoir...

VALROSE.
De provoquer une sortie?

CLOTILDE.
Oui; mais je suis toujours restée enfermée
dans mon château-fort et n'ai même jamais
voulu le voir.

1 Florbel, Valrose, Clotilde.

VALROSE, à Florbel.
Et toi?

FLOBEL.
Moi; je ne le connais que sur l'échantillon
qu'il m'a donné de son courage.

VALROSE.
Ecoute donc; un homme de robe manie
mieux la plume que l'épée; et celui-ci est sans
doute l'espoir de la magistrature, un aigle de
jurisprudence qui pâlit sur le code et le di-
geste.

FLOBEL.
Erreur! mon cher; c'est au contraire à ce qu'il
paraît, une espèce de sot, comme la plupart
des fils de familles qui n'ont pas besoin d'esprit
pour hériter de leurs père, qui mène une vie
désœuvrée, fait des dettes, porte l'habit brodé;
l'épée à lame de buis, le jabot de dentelles,
prend du tabac d'Espagne à poignée comme
le vieux duc de Vendôme et joue l'homme à
bonnes fortunes.

VALROSE.
Tel qu'il est, au surplus, son père l'idolâtre
et paraît décidé à te faire jeter entre quatre
murailles jusqu'à ce que tu aies perdu l'envie
de te mesurer avec lui. Aussi, as-tu fait pra-
demment ce soir, en esquivant la maréchaussée
qu'il avait envoyée à tes troussees jusque sur le
théâtre.

FLOBEL.
Mais vous qui n'aviez rien à craindre?...

VALROSE.
Nous avons dû te suivre; elle, par amour,
et moi, par amitié. Dans les périls, les grands
dévouements. (Il remonte.)

FLOBEL.
Ce qu'il y a d'étrange, c'est que je ne l'ai ja-
mais aperçu, ce damoiseau.

CLOTILDE.
Ni moi non plus; il attendait sans doute,
pour se faire voir et se déclarer, quelques li-
gnes de moi; mais je n'ai eu garde, je l'aurais
sacrié lui et bien d'autres au comédien Florbel.

FLOBEL, lui baisant la main.
C'est charmant.

VALROSE.
Voilà ce qui s'appelle de l'esprit de corps.

FLOBEL.
Ah! cà, mais les chevaux de poste que nous
avons demandés en arrivant ne viennent pas
vite.

VALROSE.
Et pourtant un long séjour ici serait dan-
gereux. Je vais voir...

SCÈNE II.

LES MÊMES, L'HOTELIER, accourant.

L'HOTELIER, à Florbel.

Monsieur, j'accours auprès de vous pour
vous annoncer...

1 Valrose, Florbel, Clotilde.

FLORBEL.

Que les chevaux sont attelés?

CLOTILDE.

Ah! tant mieux.

L'HOTELIER.

Non, pardon, mais que je vous ai fait préparer un charmant petit souper dans la chambre voisine.

FLORBEL.

Eh! mais tu ignores donc que je veux partir sur-le-champ?

L'HOTELIER.

Pardonnez-moi, monsieur, je suis bien informé; votre valet...

VALROSE, s'oubliant.

Hein? (à part.) Ah! oui, le costume de l'emploi...

L'HOTELIER.

Votre valet m'a dit que vous étiez très pressé.

FLORBEL.

Eh bien!

L'HOTELIER.

Mais vous ne pourrez avoir des chevaux que dans quelques instants.

CLOTILDE.

Quelle contrariété!

FLORBEL.

Que le diable t'emporte!

VALROSE.

Ah! très bien! ce Florbel est ravissant d'impertinence. (Allant à Florbel.) Allons, mon cher, il faut nous résigner (1).

FLORBEL.

Tu as raison; c'est dans les grandes infortunes qu'on reconnaît les vertus les plus mâles; allons souper.

VALROSE.

Allons souper.

CLOTILDE, majestueusement.

Allons souper.

(Ils entrent à droite.)

SCÈNE III.

L'HOTELIER, seul.

Peste! l'auberge de la poste reçoit noble compagnie. Quel peut être ce gentilhomme qui court les champs en habit de bal? un seigneur de la cour du prince de Condé sans doute, ou bien... mais quel est ce bruit? (Il va à la fenêtre.) Encore un gentilhomme. Il a l'air bien agité. Toute la noblesse s'est donné rendez-vous chez moi. Ma foi! si cela continue, je prendrai pour enseigne aux armes de France.

1 L'hôtelier, Valrose, Florbel, Clotilde.

SCENE IV.

L'HOTELIER, DES BROUSSAILLES, tout couvert de poussière.

DES BROUSSAILLES, se précipitant en scène. Où sont-ils?

L'HOTELIER.

Qui, monsieur?

DES BROUSSAILLES.

Ceux que je poursuis.

L'HOTELIER.

Ceux que vous poursuives? il faudrait savoir...

DES BROUSSAILLES.

Dieu! que ces bourgeois ont la tête dure! ils sont trois, entendez-vous? trois dont une femme.

L'HOTELIER.

Trois dont une femme? Je crois que j'ai votre affaire; il vient de m'arriver trois voyageurs qui pourraient fort bien être...

DES BROUSSAILLES.

Leur signalement?

L'HOTELIER, réfléchissant.

Voyons, si je m'en souviendrai. Oui, d'abord le monsieur...

DES BROUSSAILLES.

Allez donc! allez donc!

L'HOTELIER.

Le monsieur est un homme... élancé, taille moyenne, nez bien fait, et habit brodé. La jeune dame est une brune piquante, oeil vif, démarche très légère, et le valet... (avec intérêt.) Est-ce bien cela, monsieur?

DES BROUSSAILLES.

Je n'en sais rien; je ne les ai jamais vus.

L'HOTELIER, étonné.

Eh bien alors?

DES BROUSSAILLES.

Mais n'avez-vous pas remarqué quelque particularité?

L'HOTELIER.

Ils étaient tout essouffés, et ont demandé des chevaux pour repartir de suite.

DES BROUSSAILLES.

Des chevaux! ce sont eux! ah! hôtelier, vous me rendez l'existence! je les tiens donc enfin! croiriez-vous, hôtelier, que je viens de faire quatre mortelles lieues en moins d'une heure pour... ah! c'est que mon azezan ne court pas, il vole, il dévore l'espace! quadrupedente putrem sonitu qua... (à part.) Tiens, moi qui vais jeter du Virgile à la tête d'un homme du peuple! Oui, hôtelier, un animal superbe! quand je suis monté dessus, je défierais à la course le plus habile jockey de la Grande-Bretagne! un animal comme nous deux, de pure race française! car moi, j'ai toujours préféré les bêtes de mon pays, et vous?

L'HOTELIER.

Moi aussi.

(*Il veut sortir.*)

DES BROUSSAILLES, *le retenant.*

C'est un travers, sans doute, dans un temps où nos jeunes seigneurs de Paris et de Versailles n'estiment que ce qui vient d'Angleterre, et vont chercher là des modes, des chevaux et des idées, boivent, pensent et jurent à l'anglaise, ne veulent que des selles anglaises, des dentelles anglaises et des rasoirs anglais; mais moi, tout au contraire, je tire mes chevaux du Cotentin, mes rasoirs de Langres, mes dentelles de Valenciennes, et je ne bois que du cru de Champagne; voilà comme j'entends le patriotisme, et vous?

L'HOTELIER, *même jeu.*

Moi aussi, monsieur. (*Fausse sortie.*)

DES BROUSSAILLES.

A propos, hôtelier, aimez-vous les anecdotes?

L'HOTELIER, *contrarié.*

Mais, monsieur...

DES BROUSSAILLES.

Je vois que vous aimez les anecdotes. En voici une qui vient à l'appui de ce que je vous disais tout-à-l'heure; au dernier voyage de Fontainebleau, le prince de Beaufrémont... vous avez entendu parler du prince de Beaufrémont?

L'HOTELIER.

Non, jamais.

DES BROUSSAILLES.

J'en étais sûr.

L'HOTELIER, *surpris.*

Eh bien! alors?

DES BROUSSAILLES.

Comme je vous le disais donc, le prince de Beaufrémont, revenu la veille de Londres, trottait à la portière de Sa Majesté; le chemin était couvert de boue, et le cheval du prince en faisait jaillir jusque dans le carrosse du roi. Prenez donc garde, M. de Beaufrémont, lui cria Sa Majesté, vous m'éclaboussez! A l'anglaise, sire, à l'anglaise. A cette naïveté charmante... mais que diable! vous me faites jaser là depuis une heure, et je n'ai pas une minute à perdre. Dites-moi, avez-vous de la maréchaussée dans ce trou de village?

L'HOTELIER.

De la maréchaussée! serait-ce un malfacteur?

DES BROUSSAILLES.

Oui, et de l'espèce la plus dangereuse...

L'HOTELIER.

Ah! mon Dieu!

DES BROUSSAILLES.

Pour la société, en général, et pour les maris, en particulier.

L'HOTELIER.

Vous me faites trembler.

DES BROUSSAILLES.

Vous êtes marié?

L'HOTELIER.

Oui, monsieur.

DES BROUSSAILLES.

Tant pis pour votre femme, mais il ne s'agit pas de cela; avez-vous?...

L'HOTELIER.

Oui, monsieur, la caserne est à deux pas.

DES BROUSSAILLES.

C'est bien! je vais prendre un palefrenier pour m'y conduire. (*Fausse sortie.*) Ah! à propos! prenez garde de donner l'éveil.

L'HOTELIER.

Soyez tranquille.

DES BROUSSAILLES.

Et n'allez pas leur dire qui je suis.

L'HOTELIER.

Ce serait difficile; je l'ignore.

DES BROUSSAILLES.

C'est juste, je compte sur votre discrétion. (*Fausse sortie.*) Un mot encore; si par négligence, nonchalance, connivence ou toutes choses de ce genre-là, vous les laissez évader, je fais murer votre auberge et vous fais jeter dans une basse fosse. Adieu! (*Il sort précipitamment.*)

SCENE V.

L'HOTELIER, *seul.*

Qu'est-ce que tout cela veut dire? ah! mon Dieu! je commence à être fâché que mon auberge soit tant fréquentée par la bonne société.

SCENE VI.

L'HOTELIER, FLORBEL, VALROSE,
(*sortant de la chambre à droite.*)

FLORBEL.

Eh bien! et ces chevaux, sont-ils arrivés?

L'HOTELIER.

Pas, encore, monsieur; mais les premiers qui vont me rentrer...

FLORBEL.

Ayez soin de me les garder, ou vous aurez affaire à moi: je n'ai pas l'habitude d'attendre. (*Il remonte.*)

L'HOTELIER, *en sortant.*

(*A part.*) Quel ton d'arrogance! On voit bien que c'est un grand seigneur. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

FLORBEL, VALROSE.

VALROSE, *examinant Florbel.*

Reins cambrés, tête nonchalante, démarche

fière, cet homme-là a quatre quartiers dans son jarret. (à Florbel qui redescend.) En vérité, Florbel, nos gentilshommes de l'OE'il-de-Bœuf ne pironnent pas sur leurs talons rouges avec plus de grâce que toi ! Foi de casaque à livrée ! tu me fais toujours illusion.

FLORBEL.

Eh ! mon cher ! j'ai étudié Molé, Fleury, et de plus, je suis élève de Clairval de la Comédie Italienne.

VALROSE.

Bonne école, ma foi ? Clairval, l'acteur à la mode ; bercé d'abord sur les genoux de toutes les belles duchesses, et plus tard, l'amant de toutes leurs filles.

FLORBEL.

Oh ! pour cela surtout, (il se dirige vers la chaise à gauche.) je suis loin de mon modèle.

VALROSE.

C'est que tu l'as bien voulu.

FLORBEL.

Allons ! allons. (Il s'assoit.)

DES BROUSSAILLES, entrant.

Mes hommes sont là, je puis parler haut et ferme. (voyant Florbel.) Oh !

FLORBEL, assis, et avec complaisance.

Tu me flattes, Pasquin.

VALROSE.

Non, d'honneur ! (raillant.) Monsieur le marquis !

DES BROUSSAILLES, au fond.

Le voilà donc, l'infâme !

VALROSE.

Je dis ce que je pense, et si monsieur... le marquis ne s'était pas énamouré de la charmante Clotilde...

DES BROUSSAILLES, de même.

Nous y voilà !

VALROSE.

Il aurait pu aisément tourner la tête à cet essaim de nobles dames qui le dévorent des yeux aussitôt qu'il paraît.

FLORBEL..

Que veux-tu ? Clotilde me tient au cœur. Pour elle j'aurais fait toutes les folies imaginables. J'aurais tué tous mes rivaux, à commencer par cet imbécile...

DES BROUSSAILLES, descendant.

Il est temps de me montrer.

FLORBEL.

Eh ! qu'est-ce ?

SCÈNE VIII.

FLORBEL, DES BROUSSAILLES, VALROSE.

VALROSE.

Oh ! l'étrange figure !

DES BROUSSAILLES, à Florbel.

Monsieur !

FLORBEL, se levant.

Monsieur ?

DES BROUSSAILLES.

Vous ne me connaissez pas de vue ?

FLORBEL.

Je ne crois pas.

DES BROUSSAILLES.

Mais au moins, vous me connaissez de nom ?

FLORBEL.

C'est possible.

DES BROUSSAILLES.

C'est sûr ; car vous avez bien voulu m'envoyer un cartel. (Il descend.)

FLORBEL, bas, à Valrose.

Le fils du président !

VALROSE, de même.

Nous sommes pris.

FLORBEL, idem.

Il faut voir. (ils descendent.) (à des Broussailles.) Ainsi, c'est vous, monsieur, qui me disputez le cœur d'une jeune dame ?...

DES BROUSSAILLES.

D'une jeune demoiselle ? vous voulez dire ?

FLORBEL.

Demoiselle ? soit ! qui m'honore de son affection ?

DES BROUSSAILLES.

Oui monsieur, je suis cet homme-là !

FLORBEL.

Et alors, c'est probablement dans l'intention de vous couper la gorge avec moi, que vous avez pris la peine de me poursuivre jusqu'ici ?

DES BROUSSAILLES.

A ce que je vois, monsieur, vous êtes facétieux ? mais vous vous adressez mal, je n'ai pas l'habitude de faire de l'esprit

FLORBEL.

N'est-ce que l'habitude qui vous manque ?

DES BROUSSAILLES.

La question n'est pas là. Je vous ai poursuivi ; parceque je suis muni de pleins pouvoirs pour vous faire arrêter, ainsi que les deux personnes qui sont avec vous.

FLORBEL.

Et sans doute vous ne vous êtes pas mis seul en campagne pour cette louable expédition !

DES BROUSSAILLES.

Vous le pensez bien. Un homme de ma sorte dispose de toute la maréchaussée de la province, et je ne m'en suis pas fait faute. Tenez, voyez dans la cour, il fait assez clair pour distinguer...

FLORBEL, regardant par la fenêtre.

Une brigade de maréchaussée ! peste ! vous êtes un homme de précautions.

DES BROUSSAILLES.

Je ne marche jamais sans cela.

FLORBEL, raillant.

Vous auriez dû prendre la compagnie tout entière.

DES BROUSSAILLES.

Non; j'ai pensé qu'une brigade suffirait. Ainsi, vous le voyez, vous êtes mes prisonniers! Cependant, je suis indulgent pour les fautes de l'amour, j'en ai tant commis! et je serais au désespoir de faire conduire à la citadelle de Dijon un gentilhomme d'un caractère aussi enjoué et d'aussi belles manières; ainsi donc, renoncez à vos prétentions sur mademoiselle Clotilde, engagez-la à me suivre, et je vous donne ma parole de chevalier bourguignon, que je licencie ma troupe, et qu'à l'instant même vous devenez libre comme l'habitant des campagnes de l'air! Cela vous convient-il?

FLORBEL.

Du tout; j'aime Clotilde..

DES BROUSSAILLES, à part.

Il dit Clotilde tout court, le malheureux!

FLORBEL.

Clotilde m'aime, et rien ne pourra nous séparer.

DES BROUSSAILLES.

Que la force? et je l'emploierai, si vous m'y contraignez. Votre position est mauvaise, monsieur. D'abord, en m'envoyant un cartel, vous vous êtes mis en contravention avec l'édit récent de Sa Majesté, qui renouvelle, sous les peines les plus sévères, les édits du grand roi contre les duellistes.

VALROSE.

Et c'est pour ne pas y contrevenir, que monsieur a refusé le cartel?

DES BROUSSAILLES.

Je ne vous parle pas (à Florbel.). Vous vous êtes en outre rendu coupable du crime de rapt, en enlevant par ruse ou par violence...

FLORBEL.

Vous êtes dans l'erreur la plus complète! c'est Clotilde elle-même!...

DES BROUSSAILLES, à part.

Encore Clotilde tout court!

FLORBEL.

Qui a demandé à me suivre...

DES BROUSSAILLES.

Par exemple!

FLORBEL.

Pour échapper à vos poursuites scandaleuses.

DES BROUSSAILLES.

Mes poursuites scandaleuses! quand, plein d'amour et de respect pour elle, j'allais mettre à ses pieds mon cœur, ma fortune et ma main.

FLORBEL.

Vous! épouser Clotilde? allons donc?

DES BROUSSAILLES.

Et que vouliez-vous que j'en fisse?

FLORBEL.

Eh! pardieu! votre maîtresse.

DES BROUSSAILLES, stupéfait.

Ma maîtresse! une jeune personne qui..

que... pour laquelle!... ma maît... à profanation!... Ah! je comprends que vous me supposiez ce dessein immoral! vous, qui, après en avoir fait votre victime, la tenez ici au secret.

FLORBEL.

Allons! vous êtes fou!

DES BROUSSAILLES.

Et la dérobez à mes regards; mais il faudra bien que je la voie et je la verrai!

FLORBEL.

Tout de suite! monsieur, tout de suite! (Florbel se dirige vers la porte à droite, Valrose remonte en riant.) Venez, ma charmante Clotilde.

SCENE IX.

LES MÊMES, CLOTILDE, FLORBEL.

FLORBEL.

Que je vous présente à l'un de vos plus fervents admirateurs.

CLOTILDE, bas.

Le fils du président.

FLORBEL, haut.

Lui-même!...

CLOTILDE.

Ah! voyons un peu cette figure-là! (à part.) Oh! qu'il est laid!

DES BROUSSAILLES, à part.

Qu'est-ce qu'elle a dit?

FLORBEL, continuant.

Qui n'a pas cru pouvoir vous donner une plus grande preuve de son amour qu'en vous faisant arrêter.

DES BROUSSAILLES, à part.

Très-belle brune! ma foi! (haut.) c'est-à-dire en venant de sa personne vous arracher à vos perfides ravisseurs.

CLOTILDE.

Mes perfides ravisseurs? ha! ha! ha! que dites-vous donc-là, monsieur?

DES BROUSSAILLES, à part.

Je l'aurais désirée moins riche et plus candide!

CLOTILDE.

Et qui a dit que j'aie été ravi?

FLORBEL.

C'est une idée qui appartient à monsieur, et à laquelle il paraît tenir beaucoup; il prétend que je vous ai enlevée par ruse, ou par violence, et que je me suis rendu ainsi coupable du crime de... de rapt; vous avez dit rapt, n'est-ce pas?

DES BROUSSAILLES.

Oui, monsieur, j'ai dit rapt, dont vous aurez à rendre compte devant le parlement de Dijon, où je me propose de vous recommander fortement.

• Des Broussailles, Clotilde, Florbel.

FLORELL.

Vous devez y avoir beaucoup de crédit ?

DES BROUSSAILLES.

J'en ai partout, monsieur.

VALROSE.

Vous êtes bienheureux ! il y en a qui n'en ont nulle part

DES BROUSSAILLES.

Encore ce valet !

CLOTILDE.

Monsieur, je vous proteste que je suis ici de mon plein gré, que j'ai suivi monsieur, parce que je l'aime ; il n'y a donc de coupable que l'amour, si vous voulez le traduire devant le parlement de Dijon, vous en êtes le maître !...

DES BROUSSAILLES.

Je pensais bien que vous nieriez le fait ; vous êtes sous l'influence de ces deux hommes, leurs regards farouches vous intimident. Vous craignez de tout révéler devant eux, mais rassurez-vous, je suis en mesure de vous protéger. Avouez donc, belle Clotilde, qu'ils vous ont surprise dans un lieu écarté, sur une... pelouse.

VALROSE, riant à part.

Il est fort drôle, avec sa pelouse, le fils du président.

DES BROUSSAILLES.

Qu'ils vous ont transportée évanouie, à demi-morte, dans une chaise de poste, dites-moi tout cela ? Je ne vous en aimerais pas moins, au contraire.

CLOTILDE, à Florell.

Il est de bonne composition, j'espère !

DES BROUSSAILLES

Revenez aux lieux charmants qui vous ont vu naître, où se sont écoulés les jours heureux de votre enfance, où se sont développés vos charmes. Revenez sécher les pleurs du vieillard respectable que votre absence plonge dans la plus vive douleur. Je vous répons de son indulgence ; venez vous jeter dans ses bras et vous purifier d'un moment d'erreur sous ses baisers paternels.

CLOTILDE.

Ah ! bravo ! bravo !

FLORELL.

Monsieur, voici une tirade... à laquelle nous ne comprenons rien, il est vrai, mais que vous venez de débiter avec un entrain qui serait honneur à l'acteur le plus consommé,

VALROSE.

Est-ce que monsieur a joué quelquefois la comédie ?

DES BROUSSAILLES.

La comédie ? si donc ! je n'ai jamais ni joué, ni vu, ni lu de comédie, entendez-vous ! la comédie ! l'œuvre de Satan, le piège où le démon...

CLOTILDE.

Mais non ; c'est une galerie d'originaux où

il se trouve quelquefois des figures fort divertissantes.

VALROSE.

Et qui sait ? peut-être y reconnaissez-vous la vôtre ?

DES BROUSSAILLES, furieux

C'en est trop ! à la fin, et j'étais bien bon de m'abaisser à la prière, quand je puis ordonner. (à Clotilde). Mademoiselle, apprêtez-vous à me suivre sur-le-champ au château de votre père.

FLORELL.

Plait-il ?

CLOTILDE.

Au château de mon père ?

DES BROUSSAILLES.

Oui, de votre père, mon noble et digne ami le baron de Viremont, à qui vous rendrez compte, marquis de Brioux !...

FLORELL.

Ah ! je suis le marquis de Brioux ?

CLOTILDE.

Et moi la fille d'un baron !

VALROSE.

Eh bien ! et moi ?

DES BROUSSAILLES, furieux.

Un insolent valet.

FLORELL, bas à Clotilde.

Me voilà rassuré, ce n'est pas notre homme. (Haut). Vous vous trompez, monsieur.

DES BROUSSAILLES.

Vous n'êtes peut-être pas le...

FLORELL.

Non, sans doute, mais j'ai l'honneur de le connaître.

DES BROUSSAILLES.

Intimement, n'est-ce pas ?

FLORELL.

Ah ça, pour nous interroger ainsi, qui êtes-vous vous-même ?

DES BROUSSAILLES.

Je vais vous répondre, comme si vous ne le saviez pas. Monsieur, je suis le chevalier des Broussailles.

CLOTILDE.

Des Broussailles.

VALROSE.

Qu'est-ce que c'est que cela ?

FLORELL.

Il fallait donc le dire tout de suite, vous nous avez fait une peur ! mais maintenant que nous savons que vous êtes le chevalier... le chevalier ?

DES BROUSSAILLES.

Des Broussailles.

FLORELL.

Des... parbleu ! monsieur, vous avez-là un nom extrêmement bouffon !

DES BROUSSAILLES.

Passons, passons.

FLORELL, lui tendant la main.

Touchez-là, monsieur, nous n'avons rien à démêler ensemble !

DES BROUSSAILLES, à Clotilde.

Ainsi, vous n'êtes pas mademoiselle de Viremont ?

CLOTILDE.

Non.

DES BROUSSAILLES, à Florbel.

Vous n'êtes pas le marquis de Brieux ?

FLORBEL.

Non.

DES BROUSSAILLES, à Valrose.

Vous n'êtes pas son valet ?

VALROSE.

Non !..

DES BROUSSAILLES.

Mais alors, qui donc êtes-vous ? car vous êtes quelque chose.

FLORBEL.

Nous sommes...

DES BROUSSAILLES.

Cherchez bien.

FLORBEL, bas à Valrose qui a passé près de lui.

Faut-il lui dire ?

VALROSE.

Je n'y vois pas de danger.

CLOTILDE.

Ni moi. (Valrose reprend sa place).

DES BROUSSAILLES, à part.

Ils se consultent pour savoir qui ils sont.

FLORBEL.

M. le chevalier.

VALROSE.

Vous paraissez un homme d'honneur !

CLOTILDE.

Sur la discrétion duquel on peut compter.

DES BROUSSAILLES.

Eh bien ?

FLORBEL, mystérieusement.

Eh bien ! nous sommes des comédiens de la troupe de Dijon.

CLOTILDE, idem.

Pour lesquels on a manqué d'égards.

FLORBEL.

Et qui nous rendons à Beaune...

VALROSE, très mystérieusement.

Ville célèbre par ses vins...

CLOTILDE, idem.

Ses chevaliers de l'arquebuse.

VALROSE, idem.

Et les quolibets d'Alexis Piron.

DES BROUSSAILLES, à part.

Ils se moquent de moi, mais j'aurai mon tour. (haut) En admettant le paradoxe !... (à part.) Je vais les embarrasser prodigieusement ! (Haut.) comment se fait-il que mademoiselle se nomme justement Clotilde comme ma future épouse.

CLOTILDE.

Ah ! mademoiselle de Viremont est votre future ?

FLORBEL.

Mais alors, depuis une heure, vous devez voir que ce n'est pas elle ?

DES BROUSSAILLES.

Vous dites cela, parce que vous savez bien que je ne l'ai pas vue.

FLORBEL, étonné.

Vous ne l'avez pas vue ?

CLOTILDE, riant.

Et vous courrez après toutes les Clotilde, jusqu'à ce que vous ayez trouvé la vôtre ?

VALROSE, de même.

Vous risquez de faire du chemin, il y a plus d'une Clotilde dans le monde.

DES BROUSSAILLES, à lui-même.

C'est juste ! (haut). Ah ! une autre question ! pourquoi avez-vous tout d'abord paru me comprendre ? pourquoi ma présence ne vous a-t-elle pas étonnés ? et enfin pourquoi avons-nous discouru comme gens qui se connaissent sanss'être vus et qui s'entendent parfaitement.

FLORBEL.

Eh ! c'est que je vous prenais...

VALROSE.

Pour un autre original !...

DES BROUSSAILLES, le menaçant.

Maraud !

FLORBEL.

Et qu'il y a dans votre aventure et dans la nôtre de tels points de ressemblance...

DES BROUSSAILLES

Que l'on jurerait que les deux n'en font qu'une ? c'est absolument mon avis ; aussi, je continue à vous regarder comme de bonne prise, et, au lieu d'aller à Beaune donner la comédie aux chevaliers de l'arquebuse, vous allez venir avec moi la donner dans le château de Viremont. Cela changera bien quelque chose à votre itinéraire, mais on ne va pas toujours où l'on veut (à Clotilde.). Quant à vous, mademoiselle, je vais faire atteler, et, dans quelques minutes, je viendrai vous offrir mon bras, et vous prouver, ainsi, qu'à ces messieurs, qu'on ne se moque pas impunément d'Agénor Timoléon des Broussailles.

CLOTILDE, riant.

Agénor ?

VALROSE.

Timoléon ?

DES BROUSSAILLES.

Des Broussailles ? (Il sort furieux par le fond.)

SCENE X.

VALROSE, FLORBEL, CLOTILDE.

FLORBEL, redescendant.

Il le fera comme il le dit.

VALROSE.

Qu'importe ?

FLORBEL.

C'est vrai; au fait, que risquons-nous?

VALROSE.

Pas grand chose.

CLOTILDE.

Rien du tout; l'essentiel est de nous éloigner au plus vite de Dijon, afin d'échapper...

FLORBEL, *écoutant.*

Hein? des chevaux qui arrivent au galop! qu'est-ce que cela peut-être?

VALROSE.

Voyons! (*Ils vont à la fenêtre.*)

FLORBEL.

Encore des cavaliers de maréchaussée!

VALROSE.

Les voilà dans la cour de l'auberge! on ferme la porte (*descendant.*). Nous sommes perdus, mon ami; car c'est, pour le coup, la brigade envoyée, par le fils du président, à notre poursuite.

CLOTILDE.

Que faire?

FLORBEL.

Nous sauver, si nous pouvons.

CLOTILDE.

Par où?

VALROSE.

Si la croisée de notre chambre n'était pas trop élevée?

FLORBEL.

Y songes-tu? et cette chère Clotilde!

CLOTILDE.

Oh! mon Dieu! s'il ne s'agit que de dix pieds, et de tomber sur une... pelouse, je me risque.

VALROSE, *au fond.*

J'entends des éperons sur l'escalier.

FLORBEL.

Sauve qui peut! (*Ils se sauvent dans la chambre, à droite.*)

SCÈNE XI.

CLOTILDE DE VIREMONT, LE MARQUIS,
UN BRIGADIER, UN VALET DANS LE FOND.

LE MARQUIS, *en entrant.*

(*Avec colère.*) Vous oubliez sans doute, brigadier, à qui vous parlez, tâchez de vous en souvenir.

LE BRIGADIER.

Ta! ta! ta! ces grands airs là peuvent être bons pour jeter de la poudre aux yeux du public.

CLOTILDE.

Comment?

LE BRIGADIER.

Mais vous n'êtes pas ici sur le théâtre.

LE MARQUIS.

Qu'est-ce à dire? sur le théâtre?

LE BRIGADIER.

Suffit; je m'entends; et vous n'y remonterez qu'après avoir fait un séminaire de quelques mois à la citadelle de Dijon; à Paris on vous enverrait au Fort-l'Évêque.

CLOTILDE, *effrayée.*

Au Fort-l'Évêque!

LE MARQUIS.

La prison des acteurs qui manquent au public?

LE BRIGADIER.

Eh! mais, il me semble que vous ne vous êtes pas trop gênés avec lui ce soir?

LE MARQUIS.

Quoi?

LE BRIGADIER.

En disparaissant, avant le lever du rideau, avec la belle ingénue que voilà.

CLOTILDE.

Par exemple! (*Elle s'assied à gauche.*)

LE MARQUIS.

Brigadier!

LE BRIGADIER.

Suffit! je m'entends!

LE MARQUIS, *furieux.*

Prenez garde.

LE BRIGADIER.

Est-ce que vous allez me provoquer aussi en duel?

LE MARQUIS, *avec dédain.*

Vous? non; mais vous pourrez payer cher.

LE BRIGADIER.

C'est vous qui paierez cher le dégât qu'on a commis dans la salle après votre départ, les banquettes cassées! le lustre brisé! enfin un tapage que c'était comme....

CLOTILDE.

Qu'est-ce que cela signifie?

LE MARQUIS

Ah! ça, brigadier! ou vous vous moquez de moi, ce que je ne souffrirai pas plus longtemps, ou vous tombez ici dans une étrange méprise.

LE BRIGADIER.

Nous y voilà! Eh bon Dieu! tous ceux que nous arrêtons en disent autant! il n'en est pas un seul qui ne s'écrie, quand on met la main dessus, ce n'est pas moi!... On ne l'écoute pas, on s'en empare, et c'est toujours lui.

LE MARQUIS, *furieux.*

C'en est trop à la fin!

LE BRIGADIER.

Je vous accorde quelques minutes de repos, après quoi, en route pour Dijon!

LE MARQUIS.

Mais quand je vous dis, moi!...

LE BRIGADIER.

Suffit, suffit, je m'entends! (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE XII.

CLOTILDE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Cet homme a perdu la tête! c'est le diable qui l'a jeté sur notre route.

CLOTILDE.

Comment tout cela finira-t-il?

LE MARQUIS.

Clotilde! combien vous devez me haïr pour tous les désagréments que je vous cause!

CLOTILDE.

Vous haïr, M. le marquis? je vous ai trop laissé voir que cela m'était impossible.

LE MARQUIS.

Chère Clotilde!

CLOTILDE.

Mais je déteste la coupable imprudence qui m'a fait vous suivre.

LE MARQUIS.

Songez que c'était le seul moyen d'assurer mon bonheur, et puisque vous avez de... l'amitié pour moi, cela diminuera peut-être vos regrets. Reprenez confiance, Clotilde, et comptez sur ma bonne étoile, celle qui m'a conduit près de vous. *(Ils parlent bas.)*

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, FLORBEL, VALROSE, puis un peu après CLOTILDE la comédienne.

VALROSE, en entrant.

Pas moyen de fuir.

FLORBEL.

Vingt-cinq pieds à sauter et sur le pavé de la cour.

LE MARQUIS, se retournant.

Cette voix! vous ici! Florbel?

CLOTILDE DE VIREMONT.

En effet!

FLORBEL.

Que vois-je! Monsieur le marquis!

LE MARQUIS.

Lui-même, mon cher Florbel, et dans une situation fort embarrassante, je vous assure.

FLORBEL.

Comment?

LE MARQUIS.

Je suis traqué par la maréchaussée! *(Clotilde la comédienne entre.)*

FLORBEL, vivement.

Pour avoir enlevé ce soir Mademoiselle de Viremont du château de son père?

CLOTILDE DE VIREMONT, à part.

Comment, il saurait!

LE MARQUIS.

Qui a pu vous dire?..

FLORBEL.

Votre rival lui-même.

LE MARQUIS.

Le chevalier des Broussailles?

FLORBEL.

Qui s'est mis à votre poursuite, et qui, trompé par l'éclat de cet habit, m'a fait l'honneur de me prendre pour vous, et persiste malgrémes dénégations.

CLOTILDE LA COMÉDIENNE.

Ah! c'est là Mademoiselle de Viremont! elle est très bien cette petite. *(Elle va près de mademoiselle de Viremont.)* (1).

FLORBEL.

Au reste; je ne suis guère moins embarrassé que vous; on me poursuit aussi.

LE MARQUIS vivement.

Pour avoir déserté votre poste avant le lever du rideau, et mis votre directeur aux prises avec le public?

FLORBEL.

Et de qui tenez-vous ces renseignements?

LE MARQUIS.

Du brigadier qui vient de m'arrêter à votre place. Je comprends maintenant, le lustre brisé, les banquettes cassées...

VALROSE.

Diable! il y a eu tout ce tapage-là? l'affaire sera difficile à arranger. *(Clotilde la comédienne passe à droite.)* (2).

FLORBEL.

Ce qu'il y a de certain pour le moment, c'est que nous voilà prisonniers chacun de notre côté; et comme vous le disiez tout-à-l'heure, la situation est embarrassante.

CLOTILDE DE VIREMONT.

Que faire?

LE MARQUIS.

Comment sortir de là?

VALROSE, passant entre le marquis et Florbel.

Le plus facilement du monde et à notre avantage commun si vous voulez m'en croire: n'est-il pas vrai que Monsieur le marquis a autant d'intérêt à s'éloigner du château de Viremont, que nous de Dijon?

LE MARQUIS.

Assurément!

VALROSE.

Eh bien! qu'il consente à passer pour comédien.

FLORBEL.

Moi pour le marquis?

CLOTILDE LA COMÉDIENNE.

Et moi pour vous?

CLOTILDE DE VIREMONT.

Je comprends!

LE MARQUIS.

L'on me conduit à Dijon où j'ai hâte de me rendre.

(1) Clotilde la comédienne, Clotilde de Viremont, le Marquis, Florbel, Valrose, le Valet, au fond.

(2) Mademoiselle de Viremont, le Marquis, Florbel, Valrose, Clotilde la comédienne.

FLOBEL.

Et moi au château de Viremont.

VALROSE.

Où le chevalier des Broussailles reconnaît qu'il a été la victime de sa sottise et de son entêtement.

FLOBEL.

On se confond en excuses.

CLOTILDE LA COMÉDIENNE.

On nous donne un excellent souper.

VALROSE.

Et après, la clé des champs.

LE MARQUIS.

Pas si vite, pas si vite ! il importe de me laisser le temps d'arriver en toute sûreté à Dijon, où je prétends disposer les choses de manière à ce que le trésor que j'ai enlevé au chevalier des Broussailles ne puisse jamais lui appartenir.

CLOTILDE DE VIREMONT.

Oh ! tant mieux.

FLOBEL.

Eh bien !

VALROSE.

Tu ne comprends pas ? il s'agit de berner le chevalier en route, afin d'arriver au château le plus tard possible.

LE MARQUIS.

Et une fois là ?...

VALROSE.

Rapportez-vous en à nous, nous sommes comédiens, et je conçois déjà certain plan....

CLOTILDE LA COMÉDIENNE.

Que je devine et auquel je m'associe. Soyez donc tranquille, monsieur le marquis, tout ira à votre gré.

LE MARQUIS.

A propos ! vous trouverez au château une paysanne bien rusée qui vous entendra à mi-mot et qui pourra vous être utile.

CLOTILDE DE VIREMONT.

Elle se nomme Nanette.

VALROSE.

C'est moi qui me charge de l'endoctriner, aux valets les soubrettes, ce sont les règles du théâtre. A nos répliques, le chevalier entre en scène.

SCENE XIII.

LES MÊMES, DES BROUSSAILLES, le Brigadier au fond.

DES BROUSSAILLES, au brigadier.

D'après ce que vous me dites là, brigadier, il se pourrait fort bien que vous eussiez mis la main sur le marquis et que moi, au contraire, je n'eusse eu affaire qu'à des comédiens.

CLOTILDE DE VIREMONT.

Ah ! mon Dieu !

CLOTILDE LA COMÉDIENNE.

Bon !

LE MARQUIS, bas à Florbel.

Tout est perdu ! il se doute de la vérité.

FLOBEL, après un instant de réflexion.

Eh bien ! il faut la lui dire tout entière.

LE MARQUIS.

Y songez-vous ?

FLOBEL.

C'est le moyen le plus sûr !...

VALROSE.

Pour qu'il ne la croie pas ? c'est juste !

DES BROUSSAILLES, au brigadier.

Mais, j'ai une certaine dose de perspicacité et quelqu'usage du monde... j'aurai bientôt découvert...

FLOBEL, à part.

C'est ce que nous allons voir. (Bas au marquis.) Secondez-moi, tout ira bien. (Des Broussailles descend.) (1) Eh bien ! M. le chevalier des... des...

DES BROUSSAILLES, avec humour.

Broussailles.

FLOBEL.

Je ne pourrai jamais m'habituer à ce maudit nom là. Vous vouliez à toute force que je fusse le marquis de Brieux ?

DES BROUSSAILLES.

Sans doute, après ?

FLOBEL.

Vous allez, j'espère, reconnaître votre erreur, quand je vais vous présenter M. le marquis de Brieux lui-même, qui vient revendiquer son titre et son nom dont vous m'aviez gratifié si généreusement.

DES BROUSSAILLES, à part.

Hein ?

LE MARQUIS.

Oui, monsieur ; je suis le marquis de Brieux qui désirait depuis long-temps vous connaître personnellement et se félicite de jouir en ce moment de cet avantage ; et puisque vous n'avez pas dédaigné de faire en ma faveur l'office de brigadier de maréchaussée, faites-le jusqu'au bout, et reconduisez-moi au château de Viremont, je suis prêt à vous suivre, partons !

FLOBEL.

Brigadier, reconduisez-moi à Dijon ! je suis également prêt à vous suivre, partons !

DES BROUSSAILLES.

Un instant, Messieurs, un instant, ne précipitons rien.

FLOBEL.

Puisque les qualités sont reconnues ?

DES BROUSSAILLES, les observant.

Pas encore !

FLOBEL, bas à Clotilde.

Il hésite ! nous le tenons. (Haut.) Nous n'avons plus rien à faire ici.

(1) Clotilde de Viremont, le Marquis, des Broussailles, Florbel, Clotilde la comédienne, Valrose, le Brigadier et le Valet du marquis, au fond.

LE MARQUIS

Il est vrai ! j'ai hâte de me rendre auprès du baron, de justifier ma conduite, et d'obtenir de lui mon pardon et la main de sa charmante fille.

CLOTILDE DE VIREMONT.

M. le marquis !

LE MARQUIS, à des Broussailles.

Je suis à vos ordres !

DES BROUSSAILLES, à part.

Cet empressement me paraît de plus en plus suspect.

FLORBEL.

Et moi aussi, chevalier, j'ai hâte de retourner auprès du directeur, et de faire ma paix avec lui.

LE MARQUIS.

Je me charge de ce soin, mon cher Florbel, je le connais, je lui écrirai, et l'affaire s'arrangera, comptez-y.

FLORBEL.

Et en revanche, si vous devenez l'heureux époux de mademoiselle de Viremont, comptez sur nous pour vous donner la comédie, le jour de vos noces, et si M. le chevalier y assiste, nous tâcherons de le divertir. (*Offrant son bras à Clotilde la comédienne.*) Je vous présente mes respects, M. le marquis.

LE MARQUIS.

Au revoir, mon cher Florbel.

VALROSE, remontant.

Allons, messieurs, en route !

DES BROUSSAILLES.

Pas si vite ! pas si vite !

FLORBEL.

Pourquoi ? ne viens-je pas de convenir que je suis...

DES BROUSSAILLES.

C'est précisément pour cela que je crois, que je suis sûr que vous ne l'êtes pas ; si vous l'étiez ?... En vérité, Messieurs, il faut que vous ayez de moi une bien pauvre idée.

VALROSE.

C'est vrai !

DES BROUSSAILLES.

Contemplez-moi bien en face !

VALROSE.

C'est vu, après !

DES BROUSSAILLES.

Me trouvez-vous la mine d'un homme capable !

VALROSE.

Du tout !

DES BROUSSAILLES.

De prendre un comédien pour un marquis, et vice versa !

FLORBEL.

Les plus grands esprits se trompent quelquefois.

DES BROUSSAILLES.

Je ne leur ressemble pas ; je ne me trompe jamais. Je voudrais assurément éviter d'établir ici aucun parallèle désavantageux, pour qui que ce fût ! mais aux manières distinguées de... monsieur, (*désignant Florbel.*) à cette noble aisance avec laquelle il porte l'habit de cour, comment ne pas reconnaître le vrai gentilhomme ? tandis que chez monsieur, (*désignant le marquis.*) quoiqu'il ne soit pas dépourvu non plus, d'une certaine grâce dans ses manières, dans son maintien, on est forcé de reconnaître au contraire, une dignité d'emprunt ; et vous avez pensé que tout cela pourrait échapper à un homme qui a toute sa vie, fréquenté la fleur de la noblesse ? Vous vous flattiez ?... qu'il se tromperait (*désignant la comédienne.*) à cet air noble et décent ? (*désignant mademoiselle de Viremont.*) A cette mine éveillée ? (*même jeu.*) à ce teint de lys et de roses ? (*même jeu.*) à cette fraîcheur artificielle ? Ah ! ah ! ah ! messieurs, que vous connaissiez peu le chevalier des Broussailles ! (*remontant.*) Brigadier ! (*Désignant le marquis et mademoiselle de Viremont.*) voici vos prisonniers ! moi, je m'empare des miens.

FLORBEL, bus au marquis.

Vous le voyez, M. le marquis ! la vérité est quelquefois bonne à dire ! (*Haut.*) Eh bien, donc ! M. le chevalier ! puisque vous le voulez absolument, je suis le marquis de Brieux !

LE MARQUIS.

Et moi le comédien Florbel.

DES BROUSSAILLES, au milieu.

(*Avec finesse.*) Messieurs, je vous prie de croire que je n'en ai pas douté un instant.

LE MARQUIS.

Brigadier, partons donc pour Dijon !

CLOTILDE LA COMÉDIENNE.

Allons au château de mon père ! (*Les deux couples remontent la scène, le brigadier en tête, des Broussailles et Valrose ferment la marche.*)

DES BROUSSAILLES, avant de remonter.

Où ! ça n'a pas été sans peine. (*Valrose offre en riant son bras au chevalier qui le repousse avec mépris, et sort devant lui.*)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

TROISIEME ACTE.

Le théâtre représente un salon. — Chaises, fauteuils. — Porte au fond et portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

DES BROUSSAILLES, FLOBBEL, VALROSE.

DES BROUSSAILLES. *Il apporte Clotilde évanouie et la dépose sur un fauteuil à gauche.*

Dieu ! que ça pèse, une femme évanouie ! enfin la voilà posée ! je suis tout en eau. Revenez à vous, chère Clotilde, c'est moi, le chevalier des Broussailles.

CLOTILDE.

Ah ! c'est vous, cher marquis ! (1)

DES BROUSSAILLES.

Hein ?

CLOTILDE.

Je vous ai donné bien de la peine, n'est-ce pas ?

DES BROUSSAILLES.

À moi, oui ; mais à lui, pas du tout.

CLOTILDE.

Combien me suis-je évanouie de fois !

FLOBBEL.

Je n'ai pas compté.

DES BROUSSAILLES.

Cinq ou six, au moins ; la première à l'auberge, et celle-là peut compter pour quatre, car vous êtes bien restée évanouie, montre en main... et ainsi de suite pendant toute la route.

CLOTILDE, à Florbel.

Et sans vos assiduités, sans vos prévenances...

DES BROUSSAILLES.

Dites donc sans les miennes ; je vous répète que monsieur ne s'est pas plus occupé de vous... tandis que moi... enfin mon flacon d'éther y a passé, tout entier...

CLOTILDE.

Que je vous suis obligée, cher marquis !

FLOBBEL.

Douce parole qui me paye bien gracieusement...

DES BROUSSAILLES.

De tout ce que j'ai fait, n'est-ce pas ?

CLOTILDE, se retournant.

C'est encore vous, chevalier ?

DES BROUSSAILLES.

Oui, mademoiselle, c'est encore moi, et j'espère bien ne plus vous quitter.

CLOTILDE.

Ah ! chevalier, ne me dites pas de ces choses-là.

DES BROUSSAILLES.

Car vous serez bientôt ma femme.

(1) Florbe, Clotilde, des Broussailles, Valrose.

FLOBBEL.

Ménagez-la, monsieur.

VALROSE.

Dans l'état où elle est, une impression désagréable pourrait lui être fatale.

FLOBBEL.

Et il s'ensuivrait peut-être...

DES BROUSSAILLES.

Un septième évanouissement ? J'ai assez des précédents.

SCÈNE II.

LES MÊMES, NANETTE. (1)

NANETTE, accourant.

Mon Dieu ! c'est-il possible ! ma pauvre maîtresse reconduite ici par la maréchassée ! fi ! monsieur le chevalier ! c'est affreux ! c'est abominable ! eh ! mais ce n'est pas...

CLOTILDE.

Silence !

DES BROUSSAILLES.

Quoi donc ?

NANETTE.

Ce n'est rien, c'est...

CLOTILDE.

C'est qu'en voyant l'altération de mes traits, cette pauvre enfant n'a pu se défendre d'un mouvement de surprise, n'est-ce pas, petite ?

NANETTE.

Oui, mademoiselle, oui (à part) je n'y comprends rien, mais il paraît qu'il faut dire comme eux ; (haut) en effet, votre pâleur, votre air de langueur... je ne vous aurais jamais reconnue.

CLOTILDE.

On serait pâle à moins !

DES BROUSSAILLES.

Mais vous ne l'êtes pas le moins du monde.

FLOBBEL.

Et c'est vous, monsieur, qui l'avez mise dans ce cruel état ! jouissez de votre ouvrage !

DES BROUSSAILLES.

Laissez-moi donc tranquille !

FLOBBEL.

Allez-vous vanter de vos promesses auprès du baron.

DES BROUSSAILLES.

A propos du baron, où est-il ?

(1) Le Marquis, Clotilde, Nanette, des Broussailles, Valrose.

NANETTE.

Il est sorti de grand matin, l'air effaré, les yeux hagards...

DES BROUSSAILLES.

C'est-à-dire qu'il n'y est pas, c'est bon. (*Nanette remonte.*)

VALROSE.

C'est bon pour nous, au moins!

FLORBEL.

Et comment vous trouvez-vous maintenant, chère Clotilde?

CLOTILDE.

Un peu mieux depuis que vous êtes près de moi, cher marquis!

FLORBEL.

Vous êtes adorable!

DES BROUSSAILLES.

Dites-vous des douceurs, vous n'aurez pas longtemps à vous en dire.

CLOTILDE.

Cependant j'éprouve le besoin de prendre quelques instants de repos, ainsi, petite, conduis-moi à ma chambre.

(*Clotilde et Nanette se dirigent vers la porte au fond à gauche, des Broussailles les accompagnent.*)

SCENE III.

DES BROUSSAILLES, au fond, VALROSE, FLORBEL.

VALROSE, vivement.

Il s'agit maintenant d'accomplir la promesse que nous avons faite au marquis.

FLORBEL, même jeu.

D'éloigner des Broussailles.

VALROSE, même jeu.

Ainsi, te voilà donc un mauvais sujet, capable de tout, s'il épouse ta fiancée!

FLORBEL.

Et toi, un coquin de valet disposé à tout faire pour me seconder. (*Des Broussailles descend.*) (1)

VALROSE, ouvrant sa tabatière.

Quoi qu'en dise Aristote, en usz-vous, chevalier.

DES BROUSSAILLES.

Marquis, je ne comprends pas comment vous pouvez garder un semblable...

FLORBEL.

Que voulez-vous, chevalier, nous autres gens de qualité, nous avons parfois besoin d'un valet...

VALROSE.

Adroit, et ils sont si rares.

DES BROUSSAILLES.

Oui. Eh bien! moi, si j'avais un pareil drôle à mon service, je l'aurais déjà fait sauter vingt

(1) Florbel, des Broussailles, Valrose.

fois par la fenêtre, eût-il dû se casser les reins la première.

FLORBEL.

Vous auriez eu tort, chevalier, car ces drôles-là sont parfois d'une grande ressource.

VALROSE.

Grâce à eux, le maître le moins capable peut arriver à tout, ils pensent, parlent et agissent pour lui. Celui-ci peut se dispenser d'avoir la moindre idée, et être tranquillement l'homme le plus sot du monde... cherchez bien vite un valet comme celui-là, chevalier!

FLORBEL.

Il a raison. Ah! il m'a rendu de grands services! je lui dois toutes mes bonnes fortunes.

DES BROUSSAILLES.

Ah!

FLORBEL.

Grâce à lui, chaque jour une intrigue nouvelle!

DES BROUSSAILLES.

En vérité!

VALROSE.

Sans doute, un valet intelligent sait donner de la valeur à son maître, au physique comme au moral. Avec monsieur le marquis c'était superflu; mais... (*toisant des Broussailles*) il se présente des cas... Eh bien! grâce à l'adresse du valet, l'homme le plus désagréable, le plus disgracieux peut prétendre aux plus flatteuses conquêtes... prenez bien vite un valet comme celui-là, chevalier.

FLORBEL, riant.

Il a raison.

VALROSE.

Votre bourse est-elle vide, il sait la remplir, dût-il pour cela s'adresser à celle d'autrui!

DES BROUSSAILLES.

Hein?

VALROSE.

Vous souvient-il, monsieur, de certaine cassette que monsieur votre père couvait avec tant d'amour... qui sut la faire tomber entre vos mains?

FLORBEL.

Toi!

VALROSE.

Et cette petite Egyptienne dont vous vouliez vous passer le caprice, et que vous étiez obligé d'adorer en rêve, faute de cinq cents malheureux écus. Qui sut les tirer, non sans peine, de votre avare de père, en lui faisant accroire que votre vie était en danger!

FLORBEL.

Encore toi!

DES BROUSSAILLES.

Voilà de grands fripons!

VALROSE.

Et vous pourrez toujours compter sur moi, quand vous aurez un créancier à chasser, une jolie fille à séduire, un amant à évincer, ou

(regardant des Broussailles.) un mari... à tromper!

DES BROUSSAILLES, à part.

Oh! les pendants!

VALROSE.

Quel que soit le moyen, peu m'importe; car, comme je le disais hier encore, depuis longtemps je suis brouillé avec la justice, et trois ans de galères de plus ou de moins ne sont pas faits pour arrêter un noble cœur!

DES BROUSSAILLES.

Et Clotilde deviendrait la proie d'hommes qui professent une morale aussi relâchée.... aussi... relâchée! Je ne le souffrirai pas! Je lui ouvrirai les yeux, je l'arrêterai sur le bord du précipice, je la sauverai malgré elle.

FLORBEL.

Mais, monsieur, elle ne vous aime pas, elle vous l'a dit, elle vous l'a répété cent fois!

DES BROUSSAILLES.

Cela viendra plus tard!

FLORBEL.

J'ai son cœur!

DES BROUSSAILLES.

J'aurai sa main et je l'épouserai! Palsambleu! ne fût-ce que pour vous faire enrager et ne pas en avoir le démenti!....

FLORBEL.

Prenez-y garde, monsieur, rien ne me coûtera pour renverser la barrière que vous aurez élevée entre elle et moi.

DES BROUSSAILLES.

C'est-à-dire que... mais je saurai y mettre obstacle!

FLORBEL.

Il n'en est pas que ne puisse vaincre un amant auquel on a ravi l'objet de son amour.

VALROSE.

Surtout quand il est secondé par un valet rusé, zélé, et qui ne se ferait pas le moindre scrupule d'affronter pour servir son maître...

DES BROUSSAILLES..

Les galères, n'est-ce pas? (Valrose le salue, remonte la scène et redescend auprès de Florbel.) Eh bien! tout cela ne me fait pas peur; j'aimais mademoiselle Clotilde sans la connaître; depuis que je l'ai vue, je l'adore, et, bon gré malgré, elle sera ma femme; je ne me serai pardieu pas donné tant de mouvement aujourd'hui pour rien!

FLORBEL.

C'est là votre dernier mot?

DES BROUSSAILLES.

Bien entendu!

FLORBEL.

En ce cas-là, monsieur, il nous faut la disputer l'épée à la main.

(1) Valrose, Florbel, des Broussailles.

DES BROUSSAILLES.

Eh! bien, monsieur, nous nous la disputons; elle en vaut pardieu bien la peine!

FLORBEL, bas, à Valrose.

Est-ce qu'il accepterait? mais non... (haut.) Songez bien que ce sera un combat sans merci.

DES BROUSSAILLES.

Cela va sans dire!

FLORBEL.

Une fois l'épée au vent...

DES BROUSSAILLES.

C'est convenu!

FLORBEL.

Il faudra que l'un des deux reste sur la place!

DES BROUSSAILLES, à part.

Comme il y va! (haut.) c'est dans les règles!

FLORBEL, à Valrose, en riant.

Ah! ça, je commence à croire qu'il n'a pas peur!

VALROSE.

Bon! laissez-moi faire! (Il passe entre eux.) Arrêtez, monsieur le marquis, ce serait abuser de votre supériorité de vous battre avec un homme que vous êtes sûr de coucher à terre à la première passe.

DES BROUSSAILLES.

Cela me regarde!

VALROSE.

Songez à ce commandeur que vous tuâtes dernièrement!

DES BROUSSAILLES, à part.

Hein?

VALROSE.

A ce fils de famille que vous perçâtes d'outre en outre! pour un dix de treble!

DES BROUSSAILLES, à part.

Diable!

VALROSE.

Et à tous ceux enfin dont vous avez répandu le sang, parce que vous leur aviez enlevé leurs filles, pris leurs femmes, ou gagné leur argent au jeu. (Valrose reprend la gauche.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, CLOTILDE la comédienne.

DES BROUSSAILLES, à part.

Diable! (Apercevant Clotilde.) Oh! Clotilde! à merveille! (haut.) Messieurs, ces lugubres fanfaronnades ne me font pas peur! en garde! (Il tire son épée.)

FLORBEL, bas à Valrose.

Eh bien! tu vois!

VALROSE, de même.

Il vient d'apercevoir Clotilde!

FLORBEL.

Ah! je comprends! eh bien donc! monsieur... en garde!

CLOTILDE, *s'éloignant entre eux.*
(*A des Broussailles.*) Comment, monsieur, dans le château de mon père? (1)

DES BROUSSAILLES.
L'affaire d'une minute. Pardon!

Mais je ne souffrirai pas...
DES BROUSSAILLES.

Il le faut! l'épée est hors du fourreau, et palsembleu!...

CLOTILDE
Je vous ordonne de l'y remettre...
DES BROUSSAILLES, *rengeant.*

C'est uniquement pour vous obéir! sans cela, les choses allaient se passer autrement!

FLORBEL, *riant.*
Oui, je le crois; mais j'espère que c'est seulement partie remise, monsieur le chevalier!

DES BROUSSAILLES.
Oui, monsieur le marquis! remise (*à part.*) indéfiniment.

FLORBEL, *bas à Clotilde.*
Nous n'avons pu encore le contraindre...
CLOTILDE, *idem à Florbel.*

A partir, je m'en charge! laisse-moi seule avec lui.

FLORBEL.
Monsieur, quand vous voudrez, nous reprendrons...

VALROSE.
La conversation...
DES BROUSSAILLES.

Oui, monsieur, quand vous voudrez... (*Valrose et Florbel sortent par le fond.*)

SCÈNE V.

CLOTILDE, DES BROUSSAILLES.

CLOTILDE.
De quel droit, je vous prie, monsieur, voulez-vous exposer vos jours pour moi?
DES BROUSSAILLES, *étonné.*

De quel droit?
CLOTILDE.

On ne doit se faire tuer que pour la femme...

DES BROUSSAILLES.
Qu'on aime?...

CLOTILDE.
Non, dont on est aimé, et je ne vous aime point, et j'en aime un autre!

DES BROUSSAILLES.
Mais c'est de l'égarement, Clotilde, car, savez-vous bien ce qu'est ce marquis? quelle conduite il mène? chaque jour, une intrigue nouvelle, il ne s'en cache même pas.

CLOTILDE.
Il aurait tort.

(1) Valrose, Florbel, Clotilde, des Broussailles.

DES BROUSSAILLES.
Des femmes séduites!...

CLOTILDE.
Oui!

DES BROUSSAILLES.
Des maris trompés...

CLOTILDE.
Je sais tout cela!

DES BROUSSAILLES.
Et vous ne l'en aimez pas moins!

CLOTILDE.
Je ne l'en aime que davantage.

DES BROUSSAILLES.
Oh! le trait est joli!

CLOTILDE.
Il m'en a passé bien d'autres!

DES BROUSSAILLES.
Plâit-il?

CLOTILDE.
Bien souvent il a surpris des amants à mes pieds, et il ne m'en a jamais voulu pour cela!...

DES BROUSSAILLES, *à part.*
Oh! mais c'est à en devenir fou!

CLOTILDE.
Croyez-moi, monsieur, partez, renoncez à moi.

DES BROUSSAILLES.
Mais le conseil me paraît assez sage!

CLOTILDE.
C'est folie de vouloir épouser une femme dont le cœur appartient à un autre; car, pour se venger d'être dans les fers d'un homme qu'elle n'aime pas, elle en met dix dans les siens...

DES BROUSSAILLES, *à part.*
Quelle langue!

CLOTILDE.
Elle ruine son mari en folies de chaque jour; car, pour distraire sa douleur, il lui faut sans cesse des plaisirs et des visages nouveaux, et, en peu de temps, il peut passer bien des amoureux sous la porte d'un logis.

DES BROUSSAILLES, *à part.*
Tudieu! elle en sait long!

CLOTILDE.
Puis l'image de celui qu'elle aime est toujours présente à ses yeux, sa bouche lui parle dans ses rêves, son cœur l'appelle dans ses insomnies, et...

DES BROUSSAILLES.
Et...

CLOTILDE.
Un certain jour, le... hasard les réunit, la pauvre femme lutte encore quelque temps; elle cherche de nouveau à s'étourdir; mais, voyant enfin qu'elle ne peut y parvenir, après avoir, toujours pour tâcher de se distraire, changé sa livrée bleue pour une livrée orange, ses chevaux blancs pour des chevaux noirs, ses diamants pour des rubis, et sa maison pour un hôtel...

DES BROUSSAILLES.

Que change-t-elle encore, je vous prie ?

CLOTILDE.

Eh ! bien ?

DES BROUSSAILLES.

Eh ! bien ?

CLOTILDE.

Elle change son mari pour...

DES BROUSSAILLES.

Pour un amant ? (*Clotilde lui fait la révérence.*) Oh ! et le baron qui me vantait l'innocence de sa fille ! En voilà une innocence un peu bien avancée, Pâques-Dieu ! Je me préparais une agréable existence ! Oh ! mais il n'y a rien de fait ! et palsembieu !

CLOTILDE, *qui est allée au fond.*

Quelqu'un ! le baron, sans doute, il ne faut pas qu'il me voie, cela gâterait tout. Monsieur, réfléchissez à tout ce que je vous ai dit ; après cela, si vous teniez absolument à m'épouser...

DES BROUSSAILLES.

Non, pardieu ! je n'y tiens point.

CLOTILDE.

J'obéirais à mon père !

DES BROUSSAILLES.

Petit agneau ! N'en faites rien, mademoiselle !

LE BARON, *du dehors.*

Où est-il, ce cher chevalier ?...

DES BROUSSAILLES.

Le baron !

CLOTILDE.

Pardon, monsieur, mais voici mon père, et je n'ose me présenter à lui sur-le-champ... vous comprenez !...

DES BROUSSAILLES.

Oui, la timidité, n'est-ce pas ?... Serviteur.

CLOTILDE, *à part.*

J'ai gagné, je crois, le procès de mademoiselle de Viremont (*Elle entre à gauche.*)

SCÈNE VI.

DES BROUSSAILLES, PUIS LE BARON.

DES BROUSSAILLES, *très agité.*

Ah ! grand Dieu ! où allais-je me fourrer ! une petite femme aussi dégourdie, et, en perspective, un rival de cette espèce, escorté d'un coquin capable...

LE BARON, *entrant.*

Ah ! je vous trouve enfin, mon cher ami, je sais tout, ma fille est revenue, et c'est vous qui...

DES BROUSSAILLES, *à part.*

Malheureux baron ! comment lui dire ?..

LE BARON.

Souffrez que je vous embrasse !

DES BROUSSAILLES, *même jeu.*

Malheureux père ! comment lui apprendre ?

LE BARON.

Eh bien ! chevalier, nous restons maîtres de la place ?

DES BROUSSAILLES, *distrain.*

Oui, oui.

LE BARON, *malignement.*

Et de la fille aussi...

DES BROUSSAILLES, *embarrassé.*

Oui, de la fille aussi...

LE BARON.

Mais riez donc, chevalier !

DES BROUSSAILLES, *de même.*

Comment donc ? mais je ris, baron... je (*à part.*) je vais lui percer le cœur, et, pourtant, je ne puis pas... oh ! non, non...

LE BARON.

A quand la signature ?

DES BROUSSAILLES, *à part.*

Nous y voilà ! (*haut.*) La... la signature ? ah ! oui, oui, la signature du contrat ?... (*à part.*) Il n'y a pas à reculer...

LE BARON.

Ah ! ça, mais, je vous trouve l'air effarouché... me direz-vous ?...

DES BROUSSAILLES, *avec explosion.*

Eh bien ! oui, écoutez-moi, baron, de sang-froid !

LE BARON, *étonné.*

Comment ?

DES BROUSSAILLES, *déclamant.*

Vous le savez, dans la vie, il est souvent besoin d'une certaine dose de philosophie... pratique.

LE BARON.

Qu'est-ce à dire ?

DES BROUSSAILLES.

Beaucoup n'ont pas une force de caractère suffisante pour supporter...

LE BARON.

Platt-il ?

DES BROUSSAILLES.

Mais... il est des âmes d'élite, des hommes qui savent résister stoïquement à tous les coups réitérés dont la Providence les accable, des hommes...

LE BARON.

Ah ça !

DES BROUSSAILLES.

Et ceux-là, baron, doivent être nos guides, nos modèles ; car ils ont été placés ici-bas pour nous donner, à nous, chétifs et faibles, l'exemple de la force et de la résignation.

LE BARON.

Où voulez-vous-en venir avec ce préambule ?

DES BROUSSAILLES.

Oh ! je le sais, baron, il est des circonstances dans la vie où l'homme, même doué de toutes ces vertus, penche quelques instants sa tête sur sa poitrine ; mais bientôt, puisant de nouvelles forces dans son cœur, il essuie ses larmes, et, levant ses yeux au ciel, il s'écrie :

Seigneur! Seigneur! c'est vous qui l'avez voulu... que votre volonté soit faite!...

LE BARON.

Décidément, avez-vous perdu la tête?

DES BROUSSAILLES.

Ainsi ferais-je, baron, et si l'on venait me dire, à moi, père : Infortuné! ta fille, cette enfant que tu avais guidée dans le chemin de la vertu, s'en est écartée pour toujours!

LE BARON.

Vous dites?

DES BROUSSAILLES.

Tu crois qu'elle a été la victime d'un séducteur qui a abusé de son innocence et de sa faiblesse? Eh bien, tu te trompes!

LE BARON, *s'échauffant.*

Ah! mais...

DES BROUSSAILLES.

Tout s'est fait de son consentement, de son aveu!

LE BARON.

C'est impossible!

DES BROUSSAILLES.

C'est impossible, m'écrierais-je! mais si l'on ajoutait : tout à l'heure, là, à cette place, elle était ses coupables amours avec un libertin, un mauvais sujet.

LE BARON, *avec colère.*

C'est faux!

DES BROUSSAILLES.

C'est faux, répondrais-je à celui-là, mais s'il ajoutait encore...

LE BARON, *avec menace.*

Monsieur!

DES BROUSSAILLES, *l'imitant.*

Monsieur! cette enfant que vous croyiez si timide, jurait tout à l'heure à son futur époux, s'il persistait dans ses poursuites, de profaner les liens sacrés de l'hymen!

LE BARON, *furieux.*

Vous m'en imposez!

DES BROUSSAILLES, *de même.*

Vous m'en imposez! jetterais-je à la face de cet homme; mais s'il me jurait, sur sa foi de gentilhomme, qu'il a dit la vérité, et rien que la vérité, je m'avancerais vers lui et je lui dirais...

LE BARON, *exaspéré.*

Vous êtes un malavisé!

DES BROUSSAILLES, *s'oubliant.*

Vous êtes un... (*se reprenant*) C'est-à-dire non, je lui dirais. Monsieur! j'eusse été fier que ma fille portât votre nom...

LE BARON, *avec dédain.*

Fier!

DES BROUSSAILLES.

Mais elle s'en est rendue indigne!

LE BARON.

Indigne.

DES BROUSSAILLES.

Puis, je lui rendrais sa parole, et laissant éclater ma douleur, je me précipiterais dans

les bras de celui qui, maître d'un pareil secret, me jurerait de n'en point abuser. Voilà, monsieur, voilà ce que je ferais. Ouf!

LE BARON.

Quelle horreur!

DES BROUSSAILLES.

Ah! calmez-vous.

LE BARON, *avec agitation.*

Une pareille conduite...

DES BROUSSAILLES, *voulant le calmer.*

Au nom du ciel!

LE BARON.

C'est affreux!

DES BROUSSAILLES, *étonné.*

De l'indulgence!

LE BARON.

De l'indulgence!

DES BROUSSAILLES.

Souvenez-vous qu'elle est votre fille!

LE BARON.

Eh! quoi! ce n'est pas à ma fille que j'en ai, mais bien à vous, monsieur!

DES BROUSSAILLES.

A moi?

LE BARON.

Oui, à vous qui l'accusez, quand vous devriez la défendre!

DES BROUSSAILLES.

Après ce que j'ai entendu!

LE BARON.

Vous n'avez rien entendu!

DES BROUSSAILLES.

Après ce qu'elle m'a dit!

LE BARON.

Elle ne vous a rien dit!

DES BROUSSAILLES.

Baron!

LE BARON.

Ah! c'est ainsi que vous reconnaissez mes bontés?

DES BROUSSAILLES.

Vos bontés?

LE BARON.

Vous êtes indigne de posséder ce trésor!..

DES BROUSSAILLES.

C'est mon avis.

LE BARON.

De beauté!

DES BROUSSAILLES.

D'accord!

LE BARON.

De grâces.

DES BROUSSAILLES.

C'est juste!

LE BARON.

D'innocence!

DES BROUSSAILLES.

D'innocence! c'est trop fort!

LE BARON.

Ma fille! un ange de candeur!

DES BROUSSAILLES.

Tout ce qu'il vous plaira!

LE BARON.

Allez, allez, Monsieur des Broussailles, oui, je vous retire ma parole.

DES BROUSSAILLES.

Je vous l'ai déjà rendue!

LE BARON.

Et maintenant, Monsieur, sortez de ce château, où vous avez été accueilli, et où vous avez apporté le trouble.

DES BROUSSAILLES.

Par exemple! adieu, Monsieur le baron; oui, je sors de ce château pour ne plus y rentrer! (*Fausse sortie.*) (*Revenant.*) Ou plutôt non, je vais vous amener votre fille!

LE BARON.

Je vous en dispense!

DES BROUSSAILLES.

Non, non, je veux vous l'amener; je veux qu'elle répète devant vous les vœux pleins de naïveté qu'elle m'a faits, et je vous réponds qu'elle ne se fera pas prier pour ça! oh! c'est une gaillarde qui a fait main-basse sur tous les préjugés! vous allez voir! (*Il entre à gauche.*)

SCÈNE VIII.

LE BARON, seul.

Il est parti! il me laisse seul avec ma douleur! oui, avec ma douleur; car, enfin, malheureux baron, quoique tu aies voulu feindre le doute, il n'en est rien. Ce qu'il t'a dit est l'horrible vérité, tu voudrais en vain te le dissimuler, car cet homme tenait à épouser ta fille, il faut donc que... c'est bien cela, ces discours extravagants qu'elle me tenait ce matin! c'est le théâtre qui a corrompu son cœur; oh! ma sœur! vieille folle! coupable enfant! maudit marquis! fille perdue! homme sans foi! race perverse!

SCÈNE IX.

LE BARON, NANETTE.

NANETTE, accourant.

Monsieur le baron! Monsieur le baron!

LE BARON.

Eh bien! quoi?

NANETTE.

Venez donc voir quel est ce beau carrosse qui est arrêté dans l'avenue?

LE BARON, au fond.

Ah! mon Dieu! la livrée du prince de Condé! quel embarras! dans un pareil moment! recevoir un envoyé du prince!

UN DOMESTIQUE.

Monsieur le duc de Chabreuil!

SCÈNE X.

LE BARON, LE MARQUIS, NANETTE.

NANETTE, surprise.

Le marquis de Brieux! (*Le marquis lui recommande le silence par un signe. Nanette sort.*)

LE BARON, salueant le marquis.

Monsieur, qui me procure l'honneur...

LE MARQUIS, lui tendant une lettre.

Cette lettre vous apprendra...

LE BARON, la prenant.

Vous permettez donc?..

LE MARQUIS.

Lisez, Monsieur le baron!

LE BARON, lisant.

« Je vous envoie Monsieur le duc de Chabreuil, mon premier gentilhomme d'honneur; il aime mademoiselle de Viremout, et vous ferez chose qui me sera fort agréable, en lui accordant sa main. En considération de ce mariage, j'érige votre baronnie en marquisat, et je signe au contrat!

« Votre affectionné,

« Louis de Bourbon, prince de Condé. »
(*à part.*) Qu'ai-je lu!

LE MARQUIS.

Eh bien! monneur?

LE BARON, à part.

Quelle position! si je refuse, la disgrâce de son altesse! si j'accepte, son courroux quand il apprendra...

LE MARQUIS.

Maintenant, monsieur, que vous connaissez le désir du prince?..

LE BARON, embarrassé.

Monsieur, la demande du prince m'honore extraordinairement. Croyez donc... que...

LE MARQUIS.

Vous acceptez?

LE BARON, vivement.

Je m'en donnerais bien de garde!

LE MARQUIS.

Vous refusez donc?

LE BARON, balbutiant.

Du tout, c'est-à-dire... oui... non. (*à part.*) Oh! malheureuse enfant!

LE MARQUIS.

Mais enfin!

LE BARON, avec effort.

Eh bien! monsieur...

LE MARQUIS.

Eh bien?

LE BARON.

Ce mariage est impossible.

LE MARQUIS.

Impossible?

LE BARON.

Ma fille aime le marquis de Brieux.

LE MARQUIS.

Je le sais.

LE BARON.

Mais vous ne savez pas qu'hier ?...

LE MARQUIS.

Pardonnez-moi, je sais tout.

LE BARON, étonné.

Et cependant vous persistez ?

LE MARQUIS.

Et cependant je persiste à vous demander sa main, car si la tête s'est un moment égarée, le cœur est demeuré pur, j'en réponds.

LE BARON, lui prenant la main.

Ah ! monsieur ! de quel poids vous me soulagez !

LE MARQUIS.

Et dans tout ceci, le seul coupable, c'est le marquis.

LE BARON, avec horreur.

Ah ! monsieur ! quel homme que ce marquis ! sans mœurs, sans principes !

LE MARQUIS, avec chaleur.

N'en croyez rien, monsieur. la conduite du marquis avait été irréprochable, je vous le jure, jusqu'au moment où, égaré par sa passion...

LE BARON, étonné.

Comment, monsieur, vous le défendez ? vous, son rival ! m'expliquerez-vous !...

LE MARQUIS.

Oui, monsieur, lorsque j'aurai votre consentement.

LE BARON.

Vous le voulez ?

LE MARQUIS.

Je vous en supplie !

LE BARON.

Eh bien donc, monsieur, maintenant que j'ai fait ce que l'honneur me prescrivait de faire, je vous l'accorde de grand cœur, car le désir du prince...

LE MARQUIS.

Et vous daignerez pardonner à mademoiselle de...

LE BARON.

Oui, si elle consent à oublier le marquis, et à accepter pour époux le protégé de son aïeule, je lui pardonne, et dès ce moment, mes bras lui sont ouverts.

LE MARQUIS.

Ah ! monsieur ! quelle joie je vais lui causer ! dans un instant, je vous l'amène, pour qu'elle puisse entendre de votre bouche, ces douces et consolantes paroles.

SCÈNE XI.

LE BARON, seul.

Il y a dans tout ceci quelque chose que je ne comprends pas ! Eh quoi ! le duc sait que ma fille est aimée du marquis ! qu'elle l'aime ! et malgré cela... je m'y perds complètement.

SCÈNE XII.

LE BARON, DES BROUSSAILLES, CLOTILDE LA COMÉDIENNE, entrant par la gauche, LE MARQUIS, CLOTILDE DE VIREMONT, entrant par la droite.

DES BROUSSAILLES, à Clotilde la comédienne.

Venez, mademoiselle, un père est toujours père, et votre repentir désarmera son courroux.

CLOTILDE LA COMÉDIENNE.

Je n'en crois rien ; il est capable, au contraire, de me renier.

LE MARQUIS, à mademoiselle de Viremont.

Oui, ma chère Clotilde, votre père pardonne, il consent à nous unir.

MADMOISELLE DE VIREMONT.

Cependant, je tremble de me présenter à lui.

DES BROUSSAILLES,

(présentant Clotilde la comédienne).

Monsieur le baron, voici votre fille que je vous amène...(1)

LE BARON.

Comment, ma fille?... Eh ! monsieur, la voici, ma fille.

MADMOISELLE DE VIREMONT.

Mon père, vous daignez donc me pardonner ?

LE BARON.

Oui ; mais à une condition.

MADMOISELLE DE VIREMONT.

Que j'accepte, mon père.

DES BROUSSAILLES,

(examinant Clotilde de Viremont).

Mais, je ne me trompe pas.

LE BARON.

Oui, la voilà, et ce retour inespéré, je le dois à monsieur le duc de Chabrenil, qui va devenir mon gendre, entendez-vous ?

DES BROUSSAILLES.

Qu'est-ce que vous dites là ? Qu'est-ce que vous dites ? Votre fille ? C'est là votre fille ?

LE BARON.

Apparemment.

DES BROUSSAILLES.

Laissez donc, je la connais mieux que vous ; c'est une comédienne de Dijon, et votre duc de Chabrenil, son camarade de coulisses, pas autre chose.

LE BARON.

Décidément, monsieur des Broussailles, vous avez perdu le sens, vous avez des lunes.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, FLORBEL, VALROSE.

DES BROUSSAILLES.

Ah ! j'ai des lunes ? Eh bien ! voici mon-

(1) Des Broussailles, Clotilde la comédienne, le Baron, Clotilde de Viremont, le Marquis.

sieur le marquis de Brioux lui-même, qui vous dira si j'ai des lunes, qui vous dira...

FLORBEL, *saluant le baron.*

Qu'il vient se dépouiller, bien à regret, d'un titre et d'un nom auxquels il doit déjà, monsieur le baron, l'honneur d'être en votre présence, pour les restituer à leur légitime possesseur que voilà. (*montrant le marquis.*) (1).

LE BARON, *étonné.*

Comment! monsieur, vous seriez effectivement le marquis de Brioux?

LE MARQUIS.

Hier encore, je l'étais, mais, grâce à monsieur le prince de Condé, je suis bien véritablement aujourd'hui le duc de Chabreuil. (*Clotilde de Viremont fait un geste suppliant à son père.*)

LE BARON.

Allons, je vois bien qu'il faut me résigner à voir ma fille duchesse.

(1) Des Broussailles, Clotilde la comédienne, Florbel, le Baron, Clotilde de Viremont, le Marquis, Valrose.

DES BROUSSAILLES, *à part.*

Ah! ça, mais...

FLORBEL.

Et maintenant, je redeviens Don Juan, Clotilde et Damis.

CLOTILDE, *la comédienne.*

Moi, Célimène, Araminthe et Sylvia.

VALROSE.

Et moi, Scapin, La Flèche et Sganarelle.

DES BROUSSAILLES, *à part.*

Dieu me damne! ils se sont moqués de moi; mais cela ne se passera pas ainsi .. (*Il remonte la scène.*) (*appelant.*) Gaspard! Labranche! (*Les deux valets paraissent et se rangent de chaque côté de la porte.*)

(*Des Broussailles redescend la scène, regarde le marquis et Florbel d'un air menaçant, et porte la main à son épée; puis après une seconde de réflexion, il tire sa tabatière, prend une prise de tabac, tourne sur le talon, et s'adressant aux valets:*)

Au château des Broussailles!

(1) Valrose, Clotilde la comédienne, Florbel, des Broussailles, le Marquis, Clotilde de Viremont, le Baron.

FIN.